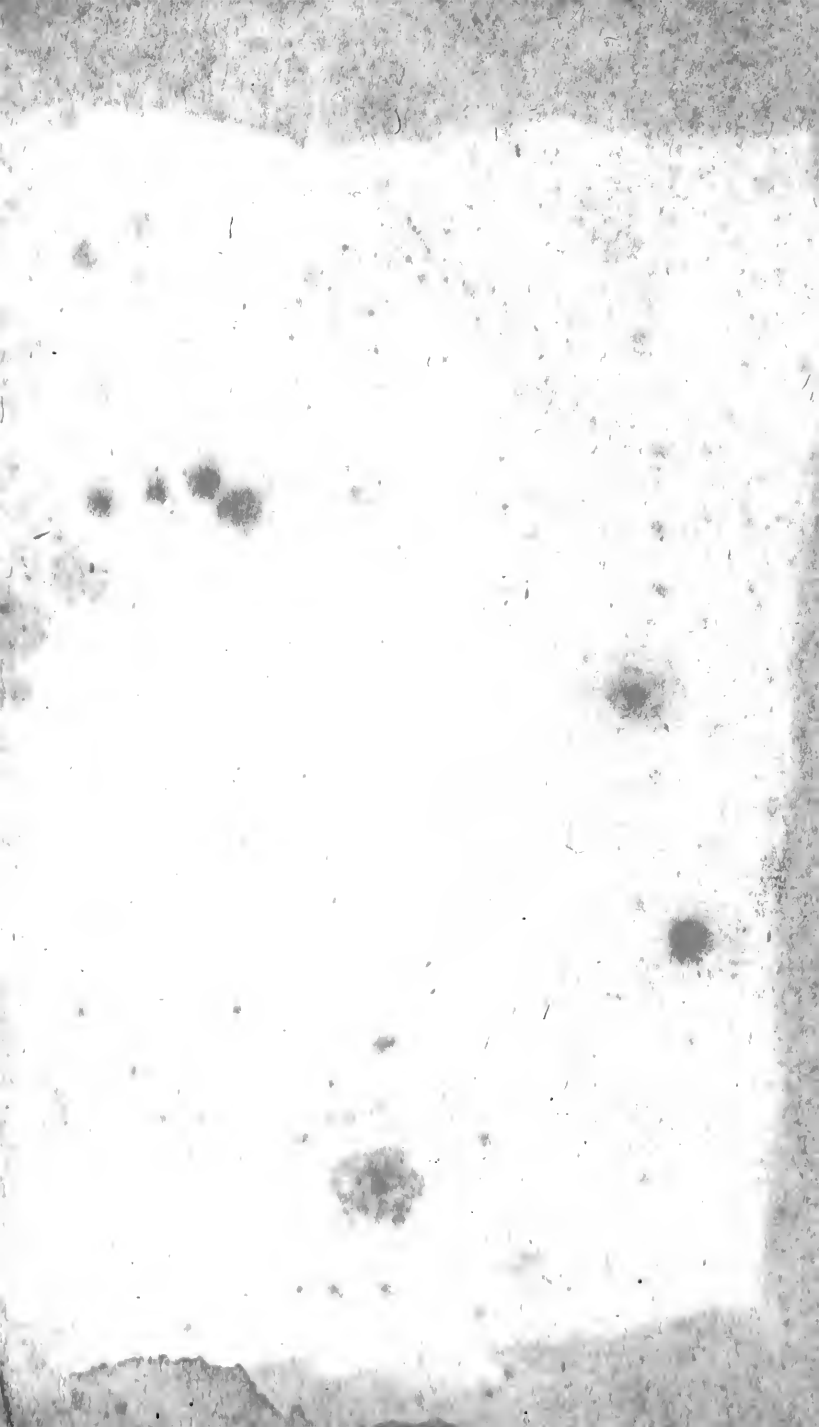




N^o 127-145-141
128



Library
of the
University of Toronto





A R T I C L E

G E N E V E

DE L'ENCYCLOPÉDIE ;

PROFESSION DE FOI

DES MINISTRES GENEVOIS ,

Avec des Notes d'un Théologien ,

E T

RÉPONSE A LA LETTRE

DE M. ROUSSEAU ,

CITOYEN DE GENEVE.



A AMSTERDAM ,

Chez ZACHARIE CHATELAIN
& fils , Imprimeurs - Libraires.

M. D C C. L I X.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



AVERTISSEMENT.

L'ARTICLE Geneve de l'Encyclopédie ayant donné lieu à plusieurs Écrits, dont les principaux sont la Lettre de M. Rousseau à M. d'Alembert, & la Profession de Foi des Ministres de Geneve, on a cru faire plaisir au Public de lui présenter dans un seul volume l'article de l'Encyclopédie, la Lettre de M. d'Alembert à M. Rousseau sur cet article, & la Profession de Foi. On a joint à cette Profession quelques Notes, qui ont été communiquées par un Théologien. On s'est déterminé

iv AVERTISSEMENT.

d'autant plus volontiers à imprimer ces Notes , qu'elles n'ont pour but que d'éclaircir un fait très-important , & qu'elles sont exprimées en des termes qui ne sauroient blesser les Ministres de Geneve.





A R T I C L E

G E N E V E ,

TIRÉ DU SEPTIEME VOLUME

DE L'ENCYCLOPÉDIE.



A Ville de *Geneve* est située sur deux collines, à l'endroit où finit le Lac qui porte aujourd'hui son nom, & qu'on appelloit autrefois *Lac Lemman*. La situation en est très-agréable; on voit d'un côté le Lac, de l'autre le Rhône, aux environs une campagne riante, des côteaux couverts de maisons de campagne le

A

2 ARTICLE GENEVE

long du Lac , & à quelques lieues les sommets toujours glacés des Alpes , qui paroissent des montagnes d'argent lorsqu'ils sont éclairés par le soleil dans les beaux jours. Le port de *Geneve* sur le Lac avec des jettées , ses barques , ses marchés , & sa position entre la France , l'Italie & l'Allemagne ; la rendent industrielle , riche & commerçante. Elle a plusieurs beaux édifices & des promenades agréables ; les rues sont éclairées la nuit , & on a construit sur le Rhône une machine à pompes fort simple , qui fournit de l'eau jusqu'aux quartiers les plus élevés , à cent piés de haut. Le Lac est d'environ dix-huit lieues de long , & de quatre à cinq dans sa plus grande largeur. C'est une espece de petite mer qui a ses tempêtes , & qui produit d'autres phénomènes curieux.

Jules César parle de *Geneve* comme d'une ville des Allobroges, alors Province Romaine; il y vint pour s'opposer au passage des Helvétiens, qu'on a depuis appelés *Suisses*. Dès que le Christianisme fut introduit dans cette Ville, elle devint un siege Episcopal, suffragant de Vienne. Au commencement du cinquieme siecle, l'Empereur Honorius la céda aux Bourguignons qui en furent dépossédés en 534 par les Rois Francs. Lorsque Charlemagne, sur la fin du neuvieme siecle, alla combattre les Rois des Lombards, & délivrer le Pape (qui l'en récompensa bien par la Couronne Impériale,) ce Prince passa à *Geneve*, & en fit le rendez-vous général de son armée. Cette Ville fut ensuite annexée par héritage à l'Empire Germanique, &

4 ARTICLE GENEVE

Conrad y vint prendre la Couronne Impériale en 1034. Mais les Empereurs ses successeurs, occupés d'affaires très-importantes, que leur suscitèrent les Papes pendant plus de trois cents ans, ayant négligé d'avoir les yeux sur cette Ville, elle secoua insensiblement le joug, & devint une Ville Impériale qui eut son Evêque pour Prince, ou plutôt pour Seigneur; car l'autorité de l'Evêque étoit tempérée par celle des Citoyens. Les armoiries qu'elle prit dès-lors exprimoient cette constitution mixte; c'étoit une Aigle Impériale d'un côté, & de l'autre une clé représentant le pouvoir de l'Eglise, avec cette devise; *POST TENEBRAS LUX*. La Ville de *Geneve* a conservé ces armes après avoir renoncé à l'Eglise Romaine; elle n'a plus de commun avec la Papauté

que les clés qu'elle porte dans son écuillon ; il est même assez singulier qu'elle les ait conservées , après avoir brisé avec une espece de superstition tous les liens qui pouvoient l'attacher à Rome ; elle a pensé apparemment que la devise , *POST TENEBRAS LUX* , qui exprime parfaitement , à ce qu'elle croit , son état actuel par rapport à la Religion , lui permettoit de ne rien changer au reste de ses armoiries.

Les Ducs de Savoye , voisins de *Geneve* , appuyés quelquefois par les Evêques , firent insensiblement & à différentes reprises des efforts pour établir leur autorité dans cette Ville ; mais elle y résista avec courage , soutenue de l'alliance de Fribourg & de celle de Berne. Ce fut alors , c'est-à-dire vers 1526 , que le Conseil des deux

6 . . . ARTICLE GENEVE

cènt fut établi. Les opinions de Luther & de Zuingle commençoient à s'introduire; Berne les avoit adoptées; *Geneve* les goûtoit; elle les admit enfin en 1635; la Papauté fut abolie; & l'Evêque qui prend toujours le titre d'*Evêque de Geneve*, fans y avoir plus de Jurisdiction que l'Evêque de Babylone n'en a dans son Diocèse, est résident à Annecy depuis ce tems-là.

On voit encore entre les deux portes de l'Hôtel de Ville de *Geneve*, une inscription latine en mémoire de l'abolition de la Religion Catholique. Le Pape y est appelé l'*Antechrist*. Cette expression que le fanatisme de la liberté & de la nouveauté s'est permise dans un siècle encore à demi barbare, nous paroît peu digne aujourd'hui d'une Ville aussi Philosophe. Nous osons l'inviter

à substituer à ce monument injurieux & grossier , une inscription plus vraie , plus noble ; & plus simple. Pour les Catholiques , le Pape est le chef de la véritable Eglise ; pour les Protestans sages & modérés , c'est un souverain qu'ils respectent comme Prince sans lui obéir : mais dans un siècle tel que le nôtre , il n'est plus l'Antechrist pour personne.

Geneve pour défendre sa liberté contre les entreprises des Ducs de Savoye & de ses Evêques , se fortifia encore de l'alliance de Zurich , & surtout de celle de la France. Ce fut avec ces secours qu'elle résista aux armes de Charles Emmanuel , & aux trésors de Philippe II. Prince dont l'ambition , le despotisme , la cruauté & la superstition , assurent à sa mémoire l'exécration de

8 ARTICLE *GENEVE*

la postérité. Henri IV. qui avoit secouru *Geneve* de 300 soldats , eut bientôt après besoin lui-même de ses secours ; elle ne lui fut pas inutile dans le tems de la ligue & dans d'autres occasions : de-là sont venus les privileges dont les *Genevois* jouissent en France comme les Suiffes.

Ces Peuples voulant donner de la célébrité à leur Ville , y appellerent Calvin , qui jouissoit avec justice d'une grande réputation , homme de Lettres du premier ordre , écrivant en Latin aussi-bien qu'on le peut faire dans une langue morte , & en François avec une pureté singuliere pour son tems ; cette pureté que nos habiles Grammairiens admirent encore aujourd'hui , rend ses écrits bien supérieurs à presque tous ceux du même siecle , comme les

ouvrages de MM. de Port-Royal se distinguent encore aujourd'hui par la même raison , des rapsodies barbares de leurs adverfaires & de leurs contemporains. Calvin Jurifconfulte habile & Théologien auffi éclairé qu'un hérétique le peut être , dressa de concert avec les Magiftrats , un recueil de Lois Civiles & Eccléfiastiques , qui fut approuvé en 1543 par le peuple , & qui est devenu le Code fondamental de la République. Le fuperflu des biens eccléfiastiques , qui fervoit avant la réforme à nourrir le luxe des Evêques & de leurs fubalternes , fut appliqué à la fondation d'un Hôpital , d'un College , & d'une Académie : mais les guerres que *Geneve* eut à foutenir pendant près de foixante ans , empêcherent les Arts & le Commerce d'y fleurir autant

que les sciences. Enfin le mauvais succès de l'escalade tentée en 1602 par le Duc de Savoye , a été l'époque de la tranquillité de cette République. Les *Genevois* repousserent leurs ennemis qui les avoient attaqués par surprise ; & pour dégoûter le Duc de Savoye d'entreprises semblables , ils firent pendre treize des principaux Généraux ennemis. Ils crurent pouvoir traiter comme des voleurs de grand chemin , des hommes qui avoient attaqué leur Ville sans déclaration de guerre : car cette politique singuliere & nouvelle , qui consiste à faire la guerre sans l'avoir déclarée , n'étoit pas encore connue en Europe ; & eût-elle été pratiquée dès-lors par les grands Etats , elle est trop préjudiciable aux petits , pour qu'elle puisse jamais être de leur goût.

Le Duc Charles Emmanuel se voyant repouffé & ses Généraux pendus , renonça à s'emparer de *Geneve*. Son exemple servit de leçon à ses successeurs ; & depuis ce tems , cette Ville n'a cessé de se peupler , de s'enrichir & de s'embellir dans le sein de la paix. Quelques dissensions intestines , dont la dernière a éclaté en 1738 , ont de tems en tems altéré légèrement la tranquillité de la République ; mais tout a été heureusement pacifié par la médiation de la France & des Cantons confédérés ; & la sûreté est aujourd'hui établie au-dehors plus fortement que jamais , par deux nouveaux Traités , l'un avec la France en 1749 , l'autre avec le Roi de Sardaigne en 1754.

C'est une chose très-singulière , qu'une Ville qui compte à peine 24000

ames, & dont le territoire morcelé ne contient pas trente villages, ne laisse pas d'être un Etat souverain, & une des Villes les plus florissantes de l'Europe. Riche par sa liberté & par son commerce, elle voit souvent autour d'elle tout en feu sans jamais s'en ressentir; les événemens qui agitent l'Europe ne font pour elle qu'un spectacle, dont elle jouit sans y prendre part: attachée aux François par ses alliances & par son commerce, aux Anglois par son commerce & par la religion, elle prononce avec impartialité sur la justice des guerres que ces deux nations puissantes se font l'une à l'autre (quoiqu'elle soit d'ailleurs trop sage pour prendre aucune part à ces guerres), & juge tous les Souverains de l'Europe, sans les flatter, sans les blesser, & sans les craindre.

La Ville est bien fortifiée , surtout du côté du Prince qu'elle redoute le plus , du Roi de Sardaigne. Du côté de la France , elle est presque ouverte & sans défense. Mais le service s'y fait comme dans une Ville de guerre ; les arsenaux & les magasins sont bien fournis ; chaque Citoyen y est soldat comme en Suisse & dans l'ancienne Rome. On permet aux *Genevois* de servir dans les Troupes étrangères ; mais l'Etat ne fournit à aucune Puissance des compagnies avouées , & ne souffre dans son territoire aucun enrôlement.

Quoique la Ville soit riche , l'Etat est pauvre par la répugnance que témoigne le peuple pour les nouveaux impôts , même les moins onéreux. Le revenu de l'Etat ne va pas à cinq cent mille livres monnoie de France ; mais

l'économie admirable avec laquelle il est administré, suffit à tout, & produit même des sommes en réserve pour les besoins extraordinaires.

On distingue dans *Geneve* quatre ordres de personnes : les *Citoyens* qui sont fils de Bourgeois & nés dans la Ville ; eux seuls peuvent parvenir à la Magistrature : les *Bourgeois* qui sont fils de Bourgeois ou de Citoyens, mais nés en pays étranger, ou qui étant étrangers ont acquis le droit de Bourgeoisie que le Magistrat peut conférer ; ils peuvent être du Conseil général, & même du grand Conseil appelé *des Deux-cent*. Les *habitans* sont des étrangers, qui ont permission du Magistrat de demeurer dans la Ville, & qui n'y sont rien autre chose. Enfin les *natifs* sont les fils des habitans ; ils ont quelques

privileges de plus que leurs peres , mais ils font exclus du Gouvernement.

A la tête de la République font quatre Syndics , qui ne peuvent l'être qu'un an , & ne le redevenir qu'après quatre ans. Aux Syndics est joint le petit Conseil , composé de vingt Conseillers , d'un Trésorier & de deux Secrétaires d'Etat , & un autre Corps qu'on appelle *de la Justice*. Les affaires journalieres & qui demandent expédition , soit criminelles , soit civiles , sont l'objet de ces deux Corps.

Le Grand - Conseil est composé de deux cent cinquante Citoyens ou Bourgeois : il est Juge des grandes causes civiles , il fait grace , il bat monnoie , il élit les membres du Petit - Conseil , il délibere sur ce qui doit être porté au Conseil général. Ce Conseil général

embrasse le Corps entier des Citoyens & des Bourgeois , excepté ceux qui n'ont pas vingt-cinq ans , les Banqueroutiers , & ceux qui ont eu quelque flétrissure. C'est à cette assemblée qu'appartiennent le pouvoir législatif , le droit de la guerre & de la paix , les alliances , les impôts , & l'élection des principaux Magistrats , qui se fait dans la Cathédrale avec beaucoup d'ordre & de décence , quoique le nombre des Votans soit d'environ 1500 personnes.

On voit par ce détail que le gouvernement de *Geneve* a tous les avantages & aucun des inconvéniens de la Démocratie ; tout est sous la direction des Syndics , tout émane du Petit-Conseil pour la délibération , & tout retourne à lui pour l'exécution : ainsi il semble que la Ville de *Geneve* ait pris pour
modele

modele cette loi si sage du gouvernement des anciens Germains; *De minoribus rebus Principes consultant, de majoribus omnes; ita tamen, ut ea quorum penes plebem arbitrium est, apud Principes prætractentur.* Tacite, *de mor. German.*

Le droit civil de *Geneve* est presque tout tiré du droit Romain, avec quelques modifications: par exemple, un pere ne peut jamais disposer que de la moitié de son bien en faveur de qui il lui plaît; le reste se partage également entre ses enfans. Cette loi assure d'un côté l'indépendance des enfans, & de l'autre elle prévient l'injustice des peres.

M. de Montesquieu appelle avec raison une *belle loi*, celle qui exclut des charges de la République les Citoyens qui n'acquittent pas les dettes

de leur pere après sa mort, & à plus forte raison ceux qui n'acquittent pas leurs dettes propres.

L'on n'étend point les degrés de parenté qui prohibent le mariage, au-delà de ceux que marque le Lévitique: ainsi les cousins germains peuvent se marier ensemble; mais aussi point de dispense dans les cas prohibés. On accorde le divorce en cas d'adultere ou de défertion malicieuse, après des proclamations juridiques.

La justice criminelle s'exerce avec plus d'exacritude que de rigueur. La question, déjà abolie dans plusieurs Etats, & qui devrait l'être par-tout comme une cruauté inutile, est profcrite à *Geneve*; on ne la donne qu'à des criminels déjà condamnés à mort, pour découvrir leurs complices, s'il est

nécessaire. L'accusé peut demander communication de la procédure, & se faire assister de ses parens, & d'un Avocat pour plaider sa cause devant les Juges à huis ouverts. Les Sentences criminelles se rendent dans la place publique par les Syndics, avec beaucoup d'appareil.

On ne connoît point à *Geneve* de dignité héréditaire; le fils d'un premier Magistrat reste confondu dans la foule, s'il ne s'en tire par son mérite. La noblesse ni la richesse ne donnent ni rang, ni prérogatives, ni facilité pour s'élever aux charges: les brigues sont sévèrement défendues. Les emplois sont si peu lucratifs, qu'ils n'ont pas de quoi exciter la cupidité; ils ne peuvent tenter que des ames nobles, par la considération qui y est attachée.

On voit peu de procès ; la plupart font accommodés par des amis communs, par les Avocats même, & par les Juges.

Des lois somptuaires défendent l'usage des pierreries & de la dorure, limitent la dépense des funérailles, & obligent tous les Citoyens à aller à pié dans les rues : on n'a de voitures que pour la campagne. Ces lois, qu'on regarderoit en France comme trop séveres, & presque comme barbares & inhumaines, ne sont point nuisibles aux véritables commodités de la vie, qu'on peut toujours se procurer à peu de frais ; elles ne retranchent que le faste, qui ne contribue point au bonheur, & qui ruine sans être utile.

Il n'y a peut-être point de Ville où il y ait plus de mariages heureux ;

Geneve est sur ce point à deux cents ans de nos mœurs. Les réglemens contre le luxe font qu'on ne craint point la multitude des enfans; ainsi le luxe n'y est point, comme en France, un des grands obstacles à la population.

On ne souffre point à *Geneve* de Comédie; ce n'est pas qu'on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes; mais on craint, dit-on, le goût de parure, de dissipation & de libertinage que les troupes de Comédiens répandent parmi la jeunesse. Cependant ne seroit-il pas possible de remédier à cet inconvénient, par des lois séveres & bien exécutées sur la conduite des Comédiens? Par ce moyen *Geneve* auroit des spectacles & des mœurs, & jouiroit de l'avantage des uns & des autres: les représentations théâtrales

formeroient le goût des Citoyens ; & leur donneroient une finesse de tact, une délicatesse de sentiment qu'il est très-difficile d'acquérir sans ce secours. La Littérature en profiteroit, sans que le libertinage fît des progrès, & *Geneve* réuniroit à la sagesse de Lacédémone la politesse d'Athenes. Une autre considération, digne d'une République si sage & si éclairée, devroit peut-être l'engager à permettre les spectacles. Le préjugé barbare contre la profession de Comédien, l'espece d'avilissement où nous avons mis ces hommes si nécessaires au progrès & au soutien des Arts, est certainement une des principales causes qui contribue au dérèglement que nous leur reprochons : ils cherchent à se dédommager par les plaisirs, de l'estime que leur état ne

peut obtenir. Parmi nous, un Comédien qui a des mœurs est doublement respectable, mais à peine lui en favons-nous gré. Le Traitant qui insulte à l'indigence publique & qui s'en nourrit, le Courtisan qui rampe & qui ne paie point ses dettes, voilà l'espece d'hommes que nous honorons le plus. Si les Comédiens étoient non-seulement soufferts à *Geneve*, mais contenus d'abord par des réglemens sages, protégés ensuite, & même considérés dès qu'ils en seroient dignes, enfin absolument placés sur la même ligne que les autres Citoyens, cette Ville auroit bientôt l'avantage de posséder ce qu'on croit si rare, & ce qui ne l'est que par notre faute, une troupe de Comédiens estimable. Ajoutons que cette troupe deviendrait bientôt la

meilleure de l'Europe ; plusieurs personnes pleines de goût & de disposition pour le théâtre, & qui craignent de se déshonorer parmi nous en s'y livrant, accourroient à *Geneve* pour cultiver non-seulement sans honte, mais même avec estime, un talent si agréable & si peu commun. Le séjour de cette Ville, que bien des François regardent comme triste par la privation des spectacles, deviendrait alors le séjour des plaisirs honnêtes, comme il est celui de la Philosophie & de la liberté ; & les Etrangers ne seroient plus surpris de voir que dans une Ville où les spectacles décens & réguliers sont défendus, on permette des farces grossieres & sans esprit, aussi contraires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'est pas tout : peu à peu l'exemple des Comédiens de

Geneve, la régularité de leur conduite, & la considération dont elle les feroit jouir, serviroient de modele aux Comédiens des autres Nations, & de leçon à ceux qui les ont traités jusqu'ici avec tant de rigueur, & même d'inconséquence. On ne les verroit pas d'un côté pensionnés par le Gouvernement, & de l'autre un objet d'anathême; nos Prêtres perdroient l'habitude de les excommunier, & nos Bourgeois de les regarder avec mépris; & une petite République auroit la gloire d'avoir réformé l'Europe sur ce point, plus important peut-être qu'on ne pense.

Geneve a une Université qu'on appelle *Académie*, où la Jeunesse est instruite gratuitement. Les Professeurs peuvent devenir Magistrats, & plusieurs le sont en effet devenus, ce qui contribue

beaucoup à entretenir l'émulation & la célébrité de l'Académie. Depuis quelques années on a établi aussi une Ecole de Dessin. Les Avocats, les Notaires, les Médecins, forment des Corps auxquels on n'est agrégé qu'après des examens publics; & tous les Corps de métiers ont aussi leurs réglemens, leurs apprentissages, & leurs chefs-d'œuvre.

La Bibliotheque publique est bien assortie; elle contient vingt - six mille volumes, & un assez grand nombre de manuscrits. On prête ces Livres à tous les Citoyens, ainsi chacun lit & s'éclaire: aussi le peuple est-il beaucoup plus instruit à *Geneve* que partout ailleurs. On ne s'apperçoit pas que ce soit un mal, comme on prétend que c'en seroit un parmi nous. Peut-être les Genevois & nos politiques ont-ils également raison.

Après l'Angleterre, *Geneve* a reçu la première l'inoculation de la petite vérole, qui a tant de peine à s'établir en France, & qui pourtant s'y établira, quoique plusieurs de nos Médecins la combattent encore, comme leurs prédécesseurs ont combattu la circulation du sang, l'émétique, & tant d'autres vérités incontestables ou de pratiques utiles.

Toutes les Sciences & presque tous les Arts ont été si bien cultivés à *Geneve*, qu'on seroit surpris de voir la liste des Savans & des Artistes en tout genre que cette Ville a produits depuis deux siècles. Elle a eu même quelquefois l'avantage de posséder des étrangers célèbres, que sa situation agréable, & la liberté dont on y jouit, ont engagés à s'y retirer; M. de Voltaire, qui depuis

quatre ans y a établi son séjour, retrouve chez ces Républicains les mêmes marques d'estime & de considération qu'il a reçues de plusieurs Monarques.

La fabrique qui fleurit le plus à *Geneve*, est celle de l'horlogerie; elle occupe plus de cinq mille personnes, c'est-à-dire plus de la cinquieme partie des Citoyens. Les autres Arts n'y sont pas négligés, entr'autres l'agriculture; on remédie au peu de fertilité du terroir à force de soin & de travail.

Toutes les maisons sont bâties de pierre, ce qui prévient très-souvent les incendies, auxquels on apporte d'ailleurs un prompt remede, par le bel ordre établi pour les éteindre.

Les Hôpitaux ne sont point à *Geneve*, comme ailleurs, une simple retraite pour les pauvres malades & infirmes:

on y exerce l'hospitalité envers les pauvres passans ; mais surtout on en tire une multitude de petites pensions qu'on distribue aux pauvres familles , pour les aider à vivre sans se déplacer , & sans renoncer à leur travail. Les Hôpitaux dépensent par an plus du triple de leur revenu , tant les aumônes de toute espece sont abondantes.

Il nous reste à parler de la Religion de *Geneve* ; c'est la partie de cet article qui intéresse peut-être le plus les Philosophes. Nous allons donc entrer dans ce détail ; mais nous prions nos Lecteurs de se souvenir que nous ne sommes ici qu'Historiens , & non Controversistes , & que raconter n'est pas approuver.

La constitution Ecclésiastique de *Geneve* est purement presbytérienne ;

point d'Evêques , encore moins de Chanoines : ce n'est pas qu'on désapprouve l'Episcopat ; mais comme on ne le croit pas de droit divin , on a pensé que des Pasteurs moins riches & moins importans que des Evêques , convenoient mieux à une petite République.

Les Ministres sont ou *Pasteurs* , comme nos Curés , ou *Postulans* , comme nos Prêtres sans bénéfices. Le revenu des Pasteurs ne va pas au-delà de 1200 livres sans aucun casuel ; c'est l'État qui le donne , car l'Eglise n'a rien. Les Ministres ne sont reçus qu'à vingt-quatre ans , après des examens qui sont très-rigides , quant à la science & quant aux mœurs , & dont il seroit à souhaiter que la plupart de nos Eglises Catholiques suivissent l'exemple.

Les Ecclésiastiques n'ont rien à faire dans les funérailles ; c'est un acte de simple police , qui se fait sans appareil : on croit à *Geneve* qu'il est ridicule d'être fastueux après la mort. On enterre dans un vaste cimetiere assez éloigné de la Ville , usage qui devroit être suivi partout.

Le Clergé de *Geneve* a des mœurs exemplaires : les Ministres vivent dans une grande union ; on ne les voit point , comme dans d'autres pays , disputer entr'eux avec aigreur sur des matieres inintelligibles , se persécuter mutuellement , s'accuser indécemment auprès des Magistrats : il s'en faut cependant beaucoup qu'ils pensent tous de même sur les articles qu'on regarde ailleurs comme les plus importans à la Religion. Plusieurs ne croient plus la divinité de

Jefus - Christ , dont Calvin leur chef étoit si zélé défenseur , & pour laquelle il fit brûler Servet. Quand on leur parle de ce supplice , qui fait quelque tort à la charité & à la modération de leur Patriarche , ils n'entreprennent point de le justifier ; ils avouent que Calvin fit une action très - blâmable , & ils se contentent (si c'est un Catholique qui leur parle) d'opposer au supplice de Servet cette abominable journée de la S. Barthelemy , que tout bon François desireroit effacer de notre histoire avec son sang , & ce supplice de Jean Hus , que les Catholiques même , disent-ils , n'entreprennent plus de justifier , où l'humanité & la bonne foi furent également violées , & qui doit couvrir la mémoire de l'Empereur Sigismond d'un opprobre éternel.

« Ce

« Ce n'est pas, dit M. de Voltaire,
 » un petit exemple du progrès de la
 » raison humaine, qu'on ait imprimé
 » à *Geneve* avec l'approbation publique
 (dans l'essai sur l'histoire universelle
 du même Auteur), que Calvin avoit
 » une ame atroce, aussi bien qu'un
 » esprit éclairé. Le meurtre de Servet
 » paroît aujourd'hui abominable ».

Nous croyons que les éloges dûs à
 cette noble liberté de penser & d'écrire,
 font à partager également entre l'Au-
 teur, son siècle & *Geneve*. Combien de
 pays où la Philosophie n'a pas fait moins
 de progrès, mais où la vérité est encore
 captive, où la raison n'ose élever la
 voix pour foudroyer ce qu'elle con-
 damne en silence, où même trop
 d'écrivains pusillanimes, qu'on appelle
sages, respectent les préjugés qu'ils

pourroient combattre avec autant de décence que de sûreté ?

L'enfer , un des points principaux de notre croyance , n'en est pas un aujourd'hui pour plusieurs Ministres de *Geneve* ; ce seroit selon eux , faire injure à la Divinité , d'imaginer que cet Être plein de bonté & de justice , fût capable de punir nos fautes par une éternité de tourmens : ils expliquent le moins mal qu'ils peuvent les passages formels de l'Écriture qui sont contraires à leur opinion , prétendant qu'il ne faut jamais prendre à la lettre dans les Livres saints , tout ce qui paroît bleffer l'humanité & la raison. Ils croient donc qu'il y a des peines dans une autre vie , mais pour un tems ; ainsi le Purgatoire , qui a été une des principales causes de la séparation des Protestans d'avec l'Eglise

Romaine , est aujourd'hui la seule peine que plusieurs d'entr'eux admettent après la mort : nouveau trait à ajouter à l'histoire des contradictions humaines.

Pour tout dire en un mot , plusieurs Pasteurs de *Geneve* n'ont d'autre religion qu'un Socinianisme parfait , rejetant tout ce qu'on appelle *mysteres* , & s'imaginant que le premier principe d'une religion véritable , est de ne rien proposer à croire qui heurte la raison : aussi quand on les presse sur la nécessité de la révélation , ce dogme si essentiel du Christianisme , plusieurs y substituent le terme d'*utilité* , qui leur paroît plus doux : en cela s'ils ne sont pas orthodoxes , ils sont au moins conséquens à leurs principes.

Un Clergé qui pense ainsi doit être tolérant , & l'est en effet assez pour

n'être pas regardé de bon œil par les Ministres des autres Eglises réformées. On peut dire encore, sans prétendre approuver d'ailleurs la religion de *Geneve*, qu'il y a peu de pays où les Théologiens & les Ecclésiastiques soient plus ennemis de la superstition. Mais en récompense, comme l'intolérance & la superstition ne servent qu'à multiplier les incrédules, on se plaint moins à *Geneve* qu'ailleurs des progrès de l'incrédulité, ce qui ne doit pas surprendre : la religion y est presque réduite à l'adoration d'un seul Dieu, du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple : le respect pour Jesus-Christ & pour les Ecritures, sont peut-être la seule chose qui distingue d'un pur Déisme le Christianisme de *Geneve*.

Les Ecclésiastiques font encore mieux

à *Geneve* que d'être tolérans ; ils se renferment uniquement dans leurs fonctions , en donnant les premiers aux Citoyens l'exemple de la soumission aux lois. Le Consistoire établi pour veiller sur les mœurs, n'inflige que des peines spirituelles. La grande querelle du Sacerdoce & de l'Empire , qui dans des siècles d'ignorance a ébranlé la Couronne de tant d'Empereurs, & qui comme nous ne le savons que trop , cause des troubles fâcheux dans des siècles plus éclairés , n'est point connue à *Geneve* ; le Clergé n'y fait rien sans l'approbation des Magistrats.

Le culte est fort simple ; point d'images , point de luminaire , point d'ornemens dans les Eglises. On vient pourtant de donner à la Cathédrale un portail d'assez bon goût ; peut-être

parviendra-t-on peu à peu à décorer l'intérieur des Temples. Où seroit en effet l'inconvénient d'avoir des tableaux & des statues, en avertissant le peuple, si l'on vouloit, de ne leur rendre aucun culte, & de ne les regarder que comme des monumens destinés à retracer d'une maniere frapante & agréable les principaux événemens de la Religion ? Les Arts y gagneroient sans que la superstition en profitât. Nous parlons ici, comme le Lecteur doit le sentir, dans les principes des Pasteurs *Genevois*, & non dans ceux de l'Eglise Catholique.

Le Service Divin renferme deux choses ; les Prédications, & le Chant. Les Prédications se bornent presque uniquement à la morale, & n'en valent que mieux. Le Chant est d'assez mauvais goût ; & les vers François qu'on

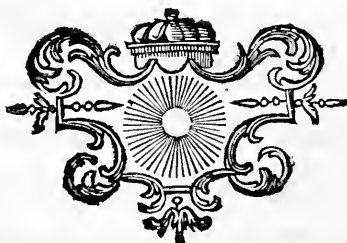
chante , plus mauvais encore. Il faut espérer que *Geneve* se reformera sur ces deux points. On vient de placer un orgue dans la Cathédrale , & peut-être parviendra - t - on à louer Dieu en meilleur langage & en meilleure musique. Du reste la vérité nous oblige de dire , que l'Être suprême est honoré à *Geneve* avec une décence & un recueillement qu'on ne remarque point dans nos Eglises.

Nous ne donnerons peut-être pas d'aussi grands articles aux plus vastes Monarchies ; mais aux yeux du Philosophe la République des Abeilles n'est pas moins intéressante que l'histoire des grands Empires ; & ce n'est peut-être que dans les petits Etats qu'on peut trouver le modele d'une parfaite administration politique. Si la Religion ne

40 ART. GENEVE DE L'ENCYCL.

nous permet pas de penser que les Genevois aient efficacement travaillé à leur bonheur dans l'autre monde, la raison nous oblige de croire qu'ils sont à peu près aussi heureux qu'on le peut être dans celui-ci :

O fortunatos nimium, sua si bona norint!





E X T R A I T
DES REGISTRES

*DE LA VÉNÉRABLE COMPAGNIE
des Pasteurs & Professeurs de
l'Eglise & de l'Académie de
G E N E V E.*

Du 10. Février 1758.

L A Compagnie informée que le VII^e.
tome de l'Encyclopédie, imprimé
depuis peu à Paris, renferme au mot
GENEVE, des choses qui intéressent
essentiellement notre Eglise, s'est fait
lire cet article; & ayant nommé des
Commissaires pour l'examiner plus par-
ticulièrement, oui leur rapport, après
mûre délibération, elle a cru se devoir

à elle-même & à l'édification publique ,
de faire & de publier la Déclaration
suivante :

La Compagnie a été également surprise & affligée , de voir dans ledit article de *l'Encyclopédie* , que non-seulement notre Culte est représenté d'une manière défectueuse , (a) mais

(a) Ce qu'on dit du *Culte* dans l'article *Geneve* se réduit à ce peu de mots. « Le Culte est fort simple ; » point d'images , point de luminaires , point d'ornemens dans les Eglises. . . Le Service divin renferme deux choses ; les Prédications & le Chant. » Les Prédications se bornent presque uniquement » à la morale , & n'en valent que mieux. Le Chant » est d'assez mauvais goût , & les vers François » qu'on chante , plus mauvais encore. » Si on en croit les étrangers qui ont été à Geneve , & les Genevois même , cette exposition est fort exacte ; elle n'a rien d'ailleurs qui puisse blesser les Ministres de Geneve. L'abolition des images est un des points de leur doctrine. Quand ils se borneroient à la morale dans leurs Sermons , ils ne seroient point blâmables en cela , les matières de dogme étant plus faites pour les livres que pour la chaire. Enfin il n'y a pas d'apparence qu'ils veuillent donner leur musique pour bonne , non plus que les vieux Psautiers de Marot & de Beze.

que l'on y donne une très-fausse idée de notre Doctrine & de notre Foi. L'on attribue à plusieurs de nous sur divers articles des sentimens qu'ils n'ont point ; & l'on en défigure d'autres. L'on avance, contre toute vérité , que *plusieurs ne croient plus la Divinité de JESUS-CHRIST... & n'ont d'autre Religion qu'un Socinianisme parfait , rejettant tout ce qu'on appelle Mystere, &c.* Enfin, comme pour nous faire honneur d'un esprit tout philosophique , on s'efforce d'exténuer notre Christianisme par des expressions qui ne vont pas à moins qu'à le rendre tout-à-fait suspect ; comme quand on dit que parmi nous *la Religion est presque réduite à l'adoration d'un seul DIEU , du moins chez presque tout ce qui n'est pas peuple ; & que le respect pour JESUS-CHRIST & pour*

l'Écriture , sont peut-être la seule chose qui distingue du pur Déisme le Christianisme de Geneve.

De pareilles imputations sont d'autant plus dangereuses & plus capables de nous faire tort dans toute la Chrétienté , qu'elles se trouvent dans un Livre fort répandu , qui d'ailleurs parle favorablement de notre Ville , de ses mœurs , de son Gouvernement , & même de son Clergé & de sa Constitution Ecclésiastique. Il est triste pour nous que le point le plus important soit celui sur lequel on se montre le plus mal informé.

Pour rendre plus de justice à l'intégrité de notre Foi , il ne falloit que faire attention aux témoignages publics & authentiques que cette Eglise en a toujours donné , & qu'elle en donne encore

chaque jour. (*b*) Rien de plus connu que notre grand principe & notre profession constante de tenir *la Doctrine des saints Prophetes & Apôtres*, contenue dans les *Livres de l'Ancien & du Nouveau Testament*, pour une Doctrine divinement inspirée, seule regle infail-
 lible & parfaite de notre foi & de nos mœurs. Cette profession est expressément confirmée par ceux que l'on admet au saint Ministère ; & même par tous les membres de notre troupeau, quand ils rendent raison de leur Foi, comme Catéchumenes, à la face de l'Eglise. On fait aussi l'usage continuel que nous

(*b*) Pourquoi donc dans l'opinion de la plupart des Protestans, & notamment des Eglises de Suisse & de Hollande, l'Eglise de Geneve passe-t-elle pour Socinienne, ou du moins pour favorable au Socinianisme ? Si les Ministres de Geneve n'ont point donné lieu à cette opinion ; il faut avouer qu'ils sont fort à plaindre.

faisons du *Symbole des Apôtres*, comme d'un abrégé de la partie historique & dogmatique de l'Évangile, également admis de tous les Chrétiens. Nos Ordonnances Ecclésiastiques portent sur les mêmes principes : nos Prédications, notre Culte, notre Liturgie, nos Sacrements, tout est relatif à l'œuvre de notre Rédemption par J E S U S - C H R I S T. La même doctrine est enseignée dans les leçons & les theses de notre Académie, dans nos livres de piété, & dans les autres ouvrages que publient nos Théologiens, particulièrement contre l'incrédulité, poison funeste ; dont nous travaillons sans cesse à préserver notre troupeau. Enfin nous ne craignons pas d'en appeler ici au témoignage des personnes de tout ordre, & même des étrangers qui entendent nos instructions

DES PASTEURS DE GENEVE. 47
tant publiques que particulieres, & qui
en font édifiés.

Sur quoi donc a-t-on pu se fonder, pour donner une autre idée de notre doctrine? Ou si l'on veut faire tomber le soupçon sur notre sincérité, comme si nous ne pensions pas ce que nous enseignons & ce que nous professons en public; de quel droit se permet-on un soupçon si odieux? Et comment n'a-t-on pas senti, qu'après avoir loué *nos mœurs* comme *exemplaires*, c'étoit se contredire, c'étoit faire injure à cette même probité, que de nous taxer d'une hypocrisie où ne tombent que des gens peu consciencieux, qui se jouent de la Religion?

Il est vrai que nous estimons & que nous cultivons la Philosophie. Mais ce n'est point cette Philosophie licencieuse

& sophistique dont on voit aujourd'hui tant d'écart. C'est une Philosophie folide , qui , loin d'affoiblir la Foi , conduit les plus sages à être aussi les plus religieux.

Si nous prêchons beaucoup la Morale , nous n'insistons pas moins sur le dogme. Il trouve chaque jour sa place dans nos chaires : nous avons même deux exercices publics par semaine, uniquement destinés à l'explication du Catéchisme. D'ailleurs cette Morale est la Morale Chrétienne , toujours liée au dogme , & tirant de - là sa principale force , particulièrement des promesses de pardon & de félicité éternelle (c)

(c) Il seroit à souhaiter que les Pasteurs de Geneve eussent expliqué ici l'idée précise qu'ils attachent au mot *éternel*. On fait que plusieurs Ecrivains Protestans ont entendu par ce mot , non pas *ce qui ne finira jamais* , mais *ce qui doit durer très-long-tems*. C'est ainsi qu'ils expliquent les passages de l'Écriture où se trouve le

que

que fait l'Évangile à ceux qui s'amendent, comme aussi des menaces d'une condamnation éternelle contre les impies & les impénitens. A cet égard, comme à tout autre, nous croyons qu'il faut s'en tenir à la sainte Ecriture, qui nous parle, non d'un Purgatoire, (*d*) mais du Paradis & de l'Enfer, où chacun recevra sa juste rétribution, selon le bien ou le mal qu'il aura fait dans cette vie. C'est en prêchant fortement ces grandes vérités, que nous tâchons de porter les hommes à la sanctification.

Si on loue en nous un esprit de

mot *éternel*. On sent donc combien il étoit nécessaire que les Ministres de Genève levassent l'équivoque. Une ligne auroit suffi pour cela.

(*d*) Si par hazard il étoit vrai que l'Eglise de Genève ne crût pas les peines *éternelles* dans le sens rigoureux de ce mot, alors suivant cette Eglise il n'y auroit plus proprement d'Enfer, mais seulement un Purgatoire, & l'Auteur de l'article *Geneve* auroit raison dans ce qu'il a avancé sur ce sujet. La différence des noms ne fait rien au fond de la chose.

modération & de tolérance , on ne doit pas le prendre pour une marque d'indifférence ou de relâchement. Graces à Dieu , il a un tout autre principe. Cet esprit est celui de l'Évangile , qui s'allie très-bien avec le zele. D'un côté la charité chrétienne nous éloigne absolument des voies de contrainte , & nous fait supporter sans peine quelque diversité d'opinions (e) qui n'atteint pas l'essentiel , comme il y en a eu de tout tems dans les Eglises même les plus pures : de l'autre , nous ne négligeons aucun soin , aucune voie de persuasion , pour établir , pour inculquer , pour

(e) On auroit desiré des exemples de *cette diversité d'opinions qui n'atteint pas l'essentiel*. Car cette diversité d'opinions pourroit tomber sur des articles , qui selon d'autres Eglises , même Protestantes , seroient très-essentiels à la Religion , comme l'éternité absolue & rigoureuse des peines de l'Enfer , la Trinité , l'Incarnation , &c.

DES PASTEURS DE GENEVE. 51
défendre les points fondamentaux du
Christianisme.

Quand il nous arrive de remonter
aux principes de la Loi naturelle , nous
le faisons à l'exemple des Auteurs sacrés ;
& ce n'est point d'une manière qui nous
approche des Déistes : puisque , en
donnant à la Théologie naturelle plus
de solidité & d'étendue que ne font la
plupart d'entr'eux , nous y joignons
toujours la révélation , comme un
secours du Ciel très-nécessaire , (*f*)

(*f*) Voilà encore un mot qu'il auroit fallu expli-
quer ; d'autant qu'il est de notoriété publique , qu'un
des principaux Ministres de Geneve , qui vit encore ,
& qui jouit avec justice d'une grande considération
dans son Eglise , ayant parlé dans la première édition
d'un de ses ouvrages , de la *nécessité* de la révélation ,
a changé ce mot dans les éditions suivantes , pour y
substituer celui d'*utilité*. Or , la distance est grande
de ce qui est *nécessaire* à ce qui est simplement *utile*.
Est-ce par ménagement pour leur confrere , que les
Ministres de Geneve n'ont pas expressément proscrit
en cette occasion le terme d'*utilité* dont il s'est servi ?
Mais de pareils ménagemens doivent-ils avoir lieu ,

& fans lequel les hommes ne feroient jamais fortis de l'état de corruption & d'aveuglement où ils étoient tombés.

Si l'un de nos principes est de *ne rien proposer à croire qui heurte la raison*, ce n'est point là, comme on le suppose, un caractere de Socinianisme. Ce principe est commun à tous les Protestans; & ils s'en servent pour rejeter des doctrines absurdes, telles qu'il ne s'en trouve point dans l'Écriture sainte bien entendue. Mais ce principe ne va pas jusqu'à nous faire *rejeter tout ce qu'on appelle Mystere*; puisque c'est le nom dans un écrit où ces Ministres ont pour but de lever les soupçons qu'on a voulu répandre sur leur foi? Enfin les Ministres de Geneve regarderoient-ils les termes de *nécessité* ou d'*utilité*, comme pouvant être indifféremment employés dans cette matiere, & comme un des exemples de *cette diversité d'opinions* qu'ils supportent sans peine, & qui n'atteint pas l'essentiel? Si ce n'est pas là leur façon de penser, on les invite à s'en expliquer formellement; sans quoi il restera toujours à leur égard des doutes fâcheux.

que nous donnons à des vérités d'un ordre surnaturel , que la seule raison humaine ne découvre pas , ou qu'elle ne fauroit comprendre parfaitement , qui n'ont pourtant rien d'impossible en elles-mêmes, & que DIEU nous a révélées. (g)

(g) Tout cet article n'est pas clair , & avoit d'autant plus besoin de l'être , que c'est un des points les plus essentiels de la Profession de Foi qu'on nous présente. Les Ministres de Geneve conviennent d'abord qu'un de leurs principes est en effet de ne rien proposer à croire qui heurte la raison ; ils se servent , disent-ils , de ce principe , pour rejeter des doctrines absurdes , telles qu'il ne s'en trouve point dans l'Ecriture sainte bien entendue. C'est donc par ce principe qu'ils rejettent par exemple , la présence réelle , comme une doctrine absurde , comme une doctrine qui heurte la raison , & qui ne se trouve point dans l'Ecriture sainte bien entendue. Or , les autres Mysteres de la Religion chrétienne , ceux de la Trinité , de l'Incarnation , de la Rédemption , &c. ne heurtent pas moins la raison en apparence que le Mystere de la présence réelle , & ce dernier Mystere n'est pas énoncé plus obscurément dans l'Ecriture que les premiers. Le principe admis par les Ministres de Geneve va donc à proscrire tous les Mysteres. Aussi rien n'est-il moins satisfaisant que la définition qu'ils donnent de ce qu'ils entendent par *Mysteres*. « Ce sont , disent-ils , » des vérités d'un ordre surnaturel , que la seule raison » humaine ne découvre pas , ou qu'elle ne fauroit

Il fuffit que cette révélation foit certaine dans fes preuves , & précife dans ce

» comprendre *parfaitement* , qui n'ont pourtant rien » d'impossible en elles-mêmes , & que Dieu nous a » révélées. » 1°. Il auroit fallu donner des exemples de ces vérités d'un ordre *ſurnaturel* , ſans quoi l'exprefſion reſte vague & équivoque. On demande , par exemple , aux Miniſtres de Geneve ſi la Divinité de J. C. la Trinité , &c. ſont pour eux au nombre de ces vérités d'un ordre *ſurnaturel* ? 2°. Quand on appelle les Myſteres des vérités que la ſeule raifon humaine ne découvre pas , ou qu'elle ne ſauroit comprendre *parfaitement* , le mot ou eſt-il *diſjonctif* ou *explicatif* ? Veut-on dire qu'il y a des Myſteres que la raifon ne découvre pas , & d'autres qu'elle découvre , mais qu'elle ne peut comprendre parfaitement (comme certaines vérités de Géométrie ?) ou bien veut-on dire que la raifon humaine ne découvre pas les Myſteres *en ce ſens* qu'elle ne peut les comprendre *parfaitement* ? L'une & l'autre de ces explications eſt de beaucoup trop foible pour répondre à l'idée qu'on doit attacher au mot Myſtere. Les Myſteres de la Religion ſont des vérités que la raifon humaine ne ſauroit ni découvrir , ni comprendre , même imparfaitement , & qui ſont *absolument & entièrement* au-deſſus de ſa portée. 3°. Les Myſteres ſans doute n'ont rien d'impossible en eux-mêmes , mais ils paroiffent impossibles aux yeux de la raifon , & voilà ce qu'il étoit très-eſſentiel d'ajouter , ſurtout quand on a commencé par dire que les Myſteres ne doivent point *heurter* la raifon. Car rien ne *heurte* plus la raifon , que ce qui lui paroît impossible. Mais ce qui

qu'elle enseigne , pour que nous admettions de telles vérités , conjointement avec celles de la Religion naturelle ; d'autant mieux qu'elles se lient fort bien entr'elles , & que l'heureux assemblage qu'en fait l'Evangile forme un corps de Religion admirable & complet.

Enfin quoique le point capital de notre Religion soit *d'adorer un seul DIEU* , l'on ne doit pas dire qu'elle *se réduise presque à cela , chez presque tout ce qui n'est pas peuple*. Les personnes les mieux instruites sont aussi celles qui savent le mieux quel est le prix de l'alliance de grace , & que *la vie éternelle consiste à connoître le seul vrai DIEU , & celui qu'il a envoyé JESUS-CHRIST , son Fils , en qui*

heurte la raison , n'est pas pour cela contraire à la raison , & les Mysteres sont dans ce cas.

a habité corporellement toute la plénitude de la Divinité , (h) & qui nous a été

(h) Il est très-fâcheux que les Ministres de Geneve, pour prouver qu'ils croient la Divinité de J. C. se contentent de rapporter un passage de l'Ecriture , sans expliquer quel sens précis ils donnent à ce passage. Arius & les autres hérétiques qui nioient la Divinité du Verbe , admettoient aussi les expressions de l'Ecriture relatives au Fils de Dieu , mais ils expliquoient ces expressions conformément à leur erreur. On fait même combien peu le langage des Ariens différoit en apparence de celui des Catholiques. Une seule lettre en faisoit la différence ; le Fils , selon les Ariens , étoit *homoiousios* au Pere , c'est-à-dire *d'une substance SEMBLABLE* , & selon les Catholiques il étoit *homoousios* , c'est-à-dire *consubstantiel* ou *de la MÊME substance*. Pourvu qu'on ne forçât pas les Ariens à dire que J. C. étoit *Dieu* , *égal* en tout à son Pere , ils disoient d'ailleurs tout ce qu'on vouloit pour se rapprocher des Catholiques. Cependant il est clair qu'on ne croit pas réellement la Divinité de J. C. & l'unité de Dieu , (deux points essentiels du Christianisme) si on ne croit pas que J. C. est Dieu , consubstantiel & égal à son Pere , & ne faisant avec lui qu'un seul & même Dieu. Car si le Verbe n'est pas *égal* en tout à Dieu le Pere , le Verbe n'est pas Dieu , & le titre de Divinité qu'on lui donne ne seroit en ce cas qu'un titre d'honneur & non de réalité ; & si le Verbe n'est pas *consubstantiel* au Pere , & qu'il lui soit *égal* , il y a plusieurs Dieux. On ne sauroit donc trop inviter les Ministres de Geneve à s'expliquer sur cet article important de la

donné pour Sauveur , pour Médiateur & pour Juge , *afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Pere.* Par cette raifon , le terme de *refpeêt pour JESUS - CHRIST & pour l'Écriture* , nous paroiffant de beaucoup trop foible , ou trop équivoque , pour exprimer la nature & l'étendue de nos fentimens à cet égard ; nous difons que c'est avec foi , avec une vénération religieufe , avec une entiere foumiffion d'esprit & de cœur , qu'il faut écouter ce divin Maître & le Saint-Efprit parlant dans les Écritures. C'est ainfi qu'au lieu de nous appuyer fur la fageffe humaine , fi foible & fi bornée , nous fommes fondés fur la *Parole de DIEU* , feule capable de *nous rendre véritablement fages à falut* ,

Religion avec une grande clarté , & fans la plus légère équivoque.

par la foi en JESUS-CHRIST : ce qui donne à notre Religion un principe plus sûr , plus relevé , & bien plus d'étendue , bien plus d'efficace ; en un mot , un tout autre caractère que celui sous lequel on s'est plu à la dépeindre.

Tels sont les sentimens unanimes de cette Compagnie , qu'elle se fera un devoir de manifester & de soutenir en toute occasion , comme il convient à de fideles serviteurs de JESUS-CHRIST. Ce sont aussi les sentimens des Ministres de cette Eglise qui n'ont pas encore cure d'ames , lesquels étant informés du contenu de la présente Déclaration , ont tous demandé d'y être compris. Nous ne craignons pas non plus d'affirmer que c'est le sentiment général de notre Eglise ; ce qui a bien paru par la sensibilité qu'ont témoignée les personnes

de tout ordre de notre troupeau , sur l'article du Dictionnaire qui cause ici nos plaintes.

Après ces explications & ces assurances , nous sommes biens dispensés , non-seulement d'entrer dans un plus grand détail sur les diverses imputations qui nous ont été faites ; mais aussi de répondre à ce que l'on pourroit encore écrire dans le même but. (*i*) Ce ne

(*i*) Cette Déclaration a quelque chose de très-singulier , à la suite d'une Profession de Foi aussi insuffisante que celle-ci. Les Ministres de Geneve ne doivent pas craindre de rendre aux autres Eglises un compte détaillé de leur foi. On leur demande donc avec confiance ,

1°. S'ils croient les peines de l'enfer *éternelles* , en ce sens qu'elles n'auront jamais de fin.

2°. Quels sont les Mysteres qu'ils admettent ?

3°. S'ils croient que J. C. est Dieu , égal en tout à son Pere , & ne faisant avec lui qu'un seul & même Dieu.

Ils doivent se faire d'autant moins de peine de répondre à ces questions , qu'elles leur sont faites par un Théologien qui ne prend aucun intérêt à l'article *Geneve* de l'Encyclopédie , & qui desire

60 DÉCL. DES PAST. DE GENEVE.
feroit qu'une contestation inutile, dont
notre caractère nous éloigne infiniment.
Il nous suffit d'avoir mis à couvert
l'honneur de notre Eglise & de notre
Ministère, en montrant que le portrait
qu'on a fait de notre Religion est infi-
dele, & que notre attachement pour
la saine Doctrine Evangélique n'est ni
moins sincère que celui de nos Peres,
ni différent de celui des autres Eglises
Réformées, avec qui nous faisons gloire
d'être unis par les liens d'une même foi,
& dont nous voyons avec beaucoup
de peine que l'on veuille nous distinguer.

J. TREMBLEY *Secrétaire.*

d'ailleurs très-sincèrement d'être détrompé sur l'idée
que cet article lui a donné d'eux, & que la Profession
de Foi n'a pas suffisamment détruite.

LETTRE

A

M. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENEVE.

Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage.

LA FONT. L. XII. Fab. XX.





LETTRE

A M. ROUSSEAU,
CITOYEN DE GENEVE.



A Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, MONSIEUR, sur l'article *Geneve* de l'Encyclopédie, a eu tout le succès que vous deviez en attendre. En intéressant les Philosophes par les vérités répandues dans votre ouvrage, & les gens de goût par l'éloquence & la chaleur de votre style, vous avez encore sù plaire à la multitude par le mépris même que vous témoignez pour elle, & que vous eussiez peut-être

marqué davantage en affectant moins de le montrer.

Je ne me propose pas de répondre précisément à votre Lettre, mais de m'entretenir avec vous sur ce qui en fait le sujet, & de vous communiquer mes réflexions bonnes ou mauvaises; il seroit trop dangereux de lutter contre une plume telle que la vôtre, & je ne cherche point à écrire des choses brillantes, mais des choses vraies.

Une autre raison m'engage à ne pas demeurer dans le silence; c'est la reconnaissance que je vous dois des égards avec lesquels vous m'avez combattu. Sur ce point seul je me flatte de ne vous point céder. Vous avez donné aux Gens de Lettres un exemple digne de vous, & qu'ils imiteront peut-être enfin quand ils connoîtront mieux leurs vrais intérêts.

intérêts. Si la fatyre & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la critique , elle seroit plus honorable à ceux qui l'exercent , & plus utile à ceux qui en font l'objet. On ne craindroit point de s'avilir en y répondant ; on ne songeroit qu'à s'éclairer avec une candeur & une estime réciproque ; la vérité seroit connue , & personne ne seroit offensé ; car c'est moins la vérité qui blesse , que la maniere de la dire.

Vous avez eu dans votre lettre trois objets principaux ; d'attaquer les spectacles pris en eux-mêmes ; de montrer que quand la morale pourroit les tolérer , la constitution de Geneve ne lui permettroit pas d'en avoir ; de justifier enfin les Pasteurs de votre Eglise sur les sentimens que je leur ai attribués en matiere de religion. Je suivrai ces trois

objets avec vous , & je m'arrêterai d'abord sur le premier , comme sur celui qui intéresse le plus grand nombre des Lecteurs. Malgré l'étendue de la matiere , je tâcherai d'être le plus court qu'il me sera possible ; il n'appartient qu'à vous d'être long & d'être lû , & je ne dois pas me flatter d'être aussi heureux en écarts.

Le caractère de votre philosophie , Monsieur , est d'être ferme & inexorable dans sa marche. Vos principes posés , les conséquences sont ce qu'elles peuvent ; tant pis pour nous si elles sont fâcheuses ; mais à quelque point qu'elles le soient , elles ne vous le paroissent jamais assez pour vous forcer à revenir sur les principes. Bien loin de craindre les objections qu'on peut faire contre vos paradoxes , vous prévenez

ces objections en y répondant par des paradoxes nouveaux. Il me semble voir en vous (la comparaison ne vous offensa pas sans doute) ce chef intrépide des Réformateurs , qui pour se défendre d'une hérésie en avançoit une plus grave , qui commença par attaquer les Indulgences , & finit par abolir la Messe. Vous avez prétendu que la culture des Sciences & des Arts est nuisible aux mœurs ; on pouvoit vous objecter que dans une société policée cette culture est du moins nécessaire jusqu'à un certain point , & vous prier d'en fixer les bornes ; vous vous êtes tiré d'embaras en coupant le nœud , & vous n'avez cru pouvoir nous rendre heureux & parfaits , qu'en nous réduisant à l'état de bêtes. Pour prouver ce que tant d'Opéras François avoient si bien

prouvé avant vous , que nous n'avons point de musique , vous avez déclaré *que nous ne pouvions en avoir , & que si nous en avions une , ce seroit tant pis pour nous.* Enfin dans la vue d'inspirer plus efficacement à vos compatriotes l'horreur de la Comédie , vous la représentez comme une des plus pernicieuses inventions des hommes , & pour me servir de vos propres termes , comme un divertissement *plus barbare que les combats des gladiateurs.*

Vous procédez avec ordre , & ne portez pas d'abord les grands coups. A ne regarder les spectacles que comme un amusement , cette raison seule vous paroît suffire pour les condamner. *La vie est si courte , dites-vous , & le tems si précieux.* Qui en doute , Monsieur ? Mais en même tems la vie est si

malheureuse , & le plaisir si rare ! Pourquoi envier aux hommes , destinés presque uniquement par la nature à pleurer & à mourir , quelques délassemens passagers , qui les aident à supporter l'amertume ou l'insipidité de leur existence ! Si les spectacles , considérés sous ce point de vue , ont un défaut à mes yeux , c'est d'être pour nous une distraction trop légère & un amusement trop foible , précisément par cette raison qu'ils se présentent trop à nous sous la seule idée d'amusement , & d'amusement nécessaire à notre oisiveté. L'illusion se trouvant rarement dans les représentations théâtrales , nous ne les voyons que comme un jeu qui nous laisse presque entièrement à nous. D'ailleurs le plaisir superficiel & momentané qu'elles peuvent produire , est encore affoibli par

la nature de ce plaisir même , qui tout imparfait qu'il est , a l'inconvénient d'être trop recherché , & , si on peut parler de la sorte , appelé de trop loin. Il a fallu , ce me semble , pour imaginer un pareil genre de divertissement , que les hommes en eussent auparavant essayé & usé de bien des especes ; quelqu'un qui s'ennuyoit cruellement (c'étoit vraisemblablement un Prince) doit avoir eu la premiere idée de cet amusement raffiné , qui consiste à représenter sur des planches les infortunes & les travers de nos semblables pour nous consoler ou nous guérir des nôtres , & à nous rendre spectateurs de la vie , d'acteurs que nous y sommes , pour nous en adoucir le poids & les malheurs. Cette réflexion triste vient quelquefois troubler le plaisir que je goûte au Théâtre ;

à travers les impressions agréables de la scène, j'apperçois de tems en tems malgré moi & avec une sorte de chagrin l'empreinte fâcheuse de son origine ; sur-tout dans ces momens de repos, où l'action suspendue & refroidie laissant l'imagination tranquille, ne montre plus que la représentation au lieu de la chose, & l'acteur au lieu du personnage. Telle est, Monsieur, la triste destinée de l'homme jusque dans les plaisirs même ; moins il peut s'en passer, moins il les goûte ; & plus il y met de soins & d'étude, moins leur impression est sensible. Pour nous en convaincre par un exemple encore plus frappant que celui du Théâtre, jettons les yeux sur ces maisons décorées par la vanité & par l'opulence, que le vulgaire croit un séjour de délices, & où les raffinemens

d'un luxe recherché brillent de toutes parts ; elles ne rappellent que trop souvent au riche blazé qui les a fait construire, l'image importune de l'ennui qui lui a rendu ces raffinemens nécessaires.

Quoi qu'il en soit , Monsieur , nous avons trop besoin de plaisirs , pour nous rendre difficiles sur le nombre ou sur le choix. Sans doute tous nos divertissemens forcés & factices , inventés & mis en usage par l'oïveté , sont bien au-dessous des plaisirs si purs & si simples que devoient nous offrir les devoirs de Citoyen , d'ami , d'époux , de fils , & de pere : mais rendez-nous donc , si vous le pouvez , ces devoirs moins pénibles & moins tristes ; ou souffrez qu'après les avoir remplis de notre mieux , nous nous consolions de notre mieux aussi des chagrins qui les accom.

pagnent. Rendez les peuples plus heureux , & par conféquent les Citoyens moins rares , les amis plus fenfibles & plus confans , les peres plus juftes , les enfans plus tendres , les femmes plus fideles & plus vraies ; nous ne chercherons point alors d'autres plaifirs que ceux qu'on goûte au fein de l'amitié , de la patrie , de la nature & de l'amour. Mais il y a long-tems , vous le favez , que le fiecle d'Aftree n'exifte plus que dans les fables , fi même il a jamais existé ailleurs. Solon difoit qu'il avoit donné aux Athéniens , non les meilleures lois en elles-mêmes , mais les meilleures qu'ils puffent observer. Il en eft ainfi des devoirs qu'une faine Philofophie prefcrit aux hommes , & des plaifirs qu'elle leur permet. Elle doit nous fuppofer & nous prendre tels que nous

sommes , pleins de passions & de foibles , mécontens de nous-mêmes & des autres , réunissant à un penchant naturel pour l'oïfiveté , l'inquiétude & l'activité dans les desirs. Que reste-t-il à faire à la Philosophie , que de pallier à nos yeux par les distractions qu'elle nous offre , l'agitation qui nous tourmente ou la langueur qui nous consume ? Peu de personnes ont , comme vous , Monsieur , la force de chercher leur bonheur dans la triste & uniforme tranquillité de la solitude. Mais cette ressource ne vous manque-t-elle jamais à vous-même ? N'éprouvez-vous jamais au sein du repos , & quelquefois du travail , ces momens de dégoût & d'ennui qui rendent nécessaires les délassemens ou les distractions ? La société seroit d'ailleurs trop malheureuse ,

si tous ceux qui peuvent se suffire ainsi que vous, s'en bannissoient par un exil volontaire. Le sage en fuyant les hommes, c'est-à-dire, en évitant de s'y livrer; (car c'est la seule maniere dont il doit les fuir), leur est au moins redevable de ses instructions & de son exemple; c'est au milieu de ses semblables que l'Être suprême lui a marqué son séjour, & il n'est pas plus permis aux Philosophes qu'aux Rois d'être hors de chez eux.

Je reviens aux plaisirs du Théâtre. Vous avez laissé avec raison aux déclamateurs de la chaire, cet argument si rebattu contre les spectacles, qu'ils sont contraires à l'esprit du Christianisme, qui nous oblige de nous mortifier sans cesse. On s'interdiroit sur ce principe les délassemens que la religion condamne

le moins. Les solitaires austères de Port-Royal , grands Prédicateurs de la mortification chrétienne , & par cette raison grands adverfaires de la Comédie , ne fe refufoient pas dans leur folitude , comme l'a remarqué Racine , le plaisir de faire des fabots , & celui de tourner les Jéfuites en ridicule.

Il femble donc que les spectacles , à ne les confidérer encore que du côté de l'amusement , peuvent être accordés aux hommes , du moins comme un jouet qu'on donne à des enfans qui fouffrent. Mais ce n'est pas feulement un jouet qu'on a prétendu leur donner , ce font des leçons utiles déguifées fous l'apparence du plaisir. Non-feulement on a voulu distraire de leurs peines ces enfans adultes ; on a voulu que ce Théâtre , où ils ne vont en apparence que pour

rire ou pour pleurer , devînt pour eux , presque fans qu'ils s'en apperçussent , une école de mœurs & de vertu. Voilà , Monsieur , de quoi vous croyez le Théâtre incapable ; vous lui attribuez même un effet absolument contraire , & vous prétendez le prouver.

Je conviens d'abord avec vous , que les Ecrivains dramatiques ont pour but principal de plaire , & que celui d'être utiles est tout au plus le second ; mais qu'importe , s'ils sont en effet utiles , que ce soit leur premier ou leur second objet ? Soyons de bonne foi , Monsieur , avec nous-mêmes , & convenons que les Auteurs de Théâtre n'ont rien en cela qui les distingue des autres. L'estime publique est le but principal de tout Ecrivain ; & la première vérité qu'il veut apprendre à ses Lecteurs , c'est

qu'il est digne de cette estime. En vain affecteroit-il de la dédaigner dans ses ouvrages; l'indifférence se tait, & ne fait point tant de bruit; les injures même dites à une Nation ne sont quelquefois qu'un moyen plus piquant de se rappeler à son souvenir; Et le fameux Cynique de la Grece eût bientôt quitté ce tonneau d'où il bravoit les préjugés & les Rois, si les Athéniens eussent passé leur chemin sans le regarder & sans l'entendre. La vraie Philosophie ne consiste point à fouler aux pieds la gloire, & encore moins à le dire; mais à n'en pas faire dépendre son bonheur; même en tâchant de la mériter. On n'écrit donc, Monsieur, que pour être lu, & on ne veut être lu que pour être estimé; j'ajoute, pour être estimé de la multitude, de cette multitude même,

dont on fait d'ailleurs (& avec raison) si peu de cas. Une voix secrète & importune nous crie , que ce qui est beau , grand & vrai , plaît à tout le monde , & que ce qui n'obtient pas le suffrage général , manque apparemment de quelqu'une de ces qualités. Ainsi quand on cherche les éloges du vulgaire , c'est moins comme une récompense flatteuse en elle-même , que comme le gage le plus sûr de la bonté d'un ouvrage. L'amour propre qui n'annonce que des prétentions modérées , en déclarant qu'il se borne à l'approbation du petit nombre , est un amour propre timide qui se console d'avance , ou un amour propre mécontent qui se console après coup. Mais quel que soit le but d'un Ecrivain , soit d'être loué , soit d'être utile , ce but n'importe guere au public ; ce n'est point

là ce qui regle son jugement , c'est uniquement le degré de plaisir ou de lumiere qu'on lui a donné. Il honore ceux qui l'instruisent, il encourage ceux qui l'amusent, il applaudit ceux qui l'instruisent en l'amusant. Or les bonnes pieces de Théâtre me paroissent réunir ces deux derniers avantages. C'est la morale mise en action , ce sont les préceptes réduits en exemples; la Tragédie nous offre les malheurs produits par les vices des hommes , la Comédie, les ridicules attachés à leurs défauts ; l'une & l'autre mettent sous les yeux ce que la morale ne montre que d'une maniere abstraite & dans une espece de lointain. Elles développent & fortifient par les mouvemens qu'elles excitent en nous , les sentimens dont la nature a mis le germe dans nos ames.

On

On va , selon vous , s'isoler au spectacle , on y va oublier ses proches , ses concitoyens & ses amis. Le spectacle est au contraire celui de tous nos plaisirs qui nous rappelle le plus aux autres hommes , par l'image qu'il nous présente de la vie humaine , & par les impressions qu'il nous donne & qu'il nous laisse. Un Poëte dans son enthousiasme , un Géometre dans ses méditations profondes , sont bien plus isolés qu'on ne l'est au Théâtre. Mais quand les plaisirs de la scene nous feroient perdre pour un moment le souvenir de nos semblables , n'est-ce pas l'effet naturel de toute occupation qui nous attache , de tout amusement qui nous entraîne ? Combien de momens dans la vie où l'homme le plus vertueux oublie ses compatriotes & ses amis sans les aimer moins ;

& vous-même, Monsieur, n'auriez-vous renoncé à vivre avec les vôtres que pour y penser toujours ?

Vous avez bien de la peine, ajoutez-vous, à concevoir cette regle de la Poétique des anciens, que le Théâtre purge les passions en les excitant. La regle, ce me semble, est vraie, mais elle a le défaut d'être mal énoncée ; & c'est sans doute par cette raison qu'elle a produit tant de disputes, qu'on se feroit épargnées si on avoit voulu s'entendre. Les passions dont le Théâtre tend à nous garantir ne sont pas celles qu'il excite ; mais il nous en garantit en excitant en nous les passions contraires ; j'entends ici par *passion*, avec la plupart des Ecrivains de morale, toute affection vive & profonde, qui nous attache fortement à son objet. En ce sens, la

Tragédie se fert des passions utiles & louables , pour réprimer les passions blâmables & nuisibles ; elle emploie , par exemple , les larmes & la compassion dans *Zaïre* , pour nous précautionner contre l'amour violent & jaloux ; l'amour de la patrie dans *Brutus* , pour nous guérir de l'ambition ; la terreur & la crainte de la vengeance céleste dans *Sémiramis* , pour nous faire hair & éviter le crime. Mais si avec quelques Philosophes on n'attache l'idée de passion qu'aux affections criminelles , il faudra pour lors se borner à dire , que le Théâtre les corrige en nous rappelant aux affections naturelles ou vertueuses , que le Créateur nous a données pour combattre ces mêmes passions.

« Voilà , objectez-vous , un remede
» bien foible & cherché bien loin :

» l'homme est naturellement bon ;
» l'amour de la vertu , quoi qu'en disent
» les Philosophes , est inné dans nous ;
» il n'y a personne , excepté les scélérats
» de profession , qui avant d'entendre
» une Tragédie ne soit déjà persuadé
» des vérités dont elle va nous instruire ;
» & à l'égard des hommes plongés dans
» le crime , ces vérités sont bien inutiles
» à leur faire entendre , & leur cœur
» n'a point d'oreilles ». L'homme est
naturellement bon , je le veux ; cette
question demanderoit un trop long
examen ; mais vous conviendrez du
moins que la société , l'intérêt , l'exem-
ple , peuvent faire de l'homme un être
méchant. J'avoue que quand il voudra
consulter sa raison , il trouvera qu'il ne
peut être heureux que par la vertu ;
& c'est en ce seul sens que vous pouvez

regarder l'amour de la vertu comme inné dans nous, car vous ne croyez pas apparemment que le *fœtus* & les enfans à la mammelle aient aucune notion du juste & de l'injuste. Mais la raison ayant à combattre en nous des passions qui étouffent sa voix, emprunte le secours du Théâtre pour imprimer plus profondément dans notre ame les vérités que nous avons besoin d'apprendre. Si ces vérités glissent sur les scélérats décidés, elles trouvent dans le cœur des autres une entrée plus facile; elles s'y fortifient quand elles y étoient déjà gravées; incapables peut-être de ramener les hommes perdus, elles font au moins propres à empêcher les autres de se perdre. Car la morale est comme la médecine; beaucoup plus sûre dans ce qu'elle fait pour prévenir

les maux, que dans ce qu'elle tente pour les guérir.

L'effet de la morale du Théâtre est donc moins d'opérer un changement subit dans les cœurs corrompus, que de prémunir contre le vice les ames foibles par l'exercice des sentimens honnêtes, & d'affermir dans ces mêmes sentimens les ames vertueuses. Vous appelez passagers & stériles les mouvemens que le Théâtre excite, parce que la vivacité de ces mouvemens semble ne durer que le tems de la piece; mais leur effet, pour être lent & comme insensible, n'en est pas moins réel aux yeux du Philosophe. Ces mouvemens sont des secouffes par lesquelles le sentiment de la vertu a besoin d'être réveillé dans nous; c'est un feu qu'il faut de tems en tems

ranimer & nourrir pour l'empêcher de s'éteindre.

Voilà, Monsieur, les fruits naturels de la morale mise en action sur le Théâtre ; voilà les seuls qu'on en puisse attendre. Si elle n'en a pas de plus marqués, croyez-vous que la morale réduite aux préceptes en produise beaucoup davantage ? Il est bien rare que les meilleurs Livres de morale rendent vertueux ceux qui n'y sont pas disposés d'avance ; est-ce une raison pour proscrire ces Livres ? Demandez à nos Prédicateurs les plus fameux combien ils font de conversions par an ; ils vous répondront qu'on en fait une ou deux par siècle , encore faut-il que le siècle soit bon ; sur cette réponse leur défendrez-vous de prêcher, & à nous de les entendre ?

« Belle comparaifon ! direz - vous ;
» je veux que nos Prédicateurs & nos
» Moraliftes n'aient pas des succès
» brillans ; au moins ne font-ils pas
» grand mal , fi ce n'est peut-être celui
» d'ennuyer quelquefois ; mais c'est
» précifément parce que les Auteurs
» de Théâtre nous ennuient moins ,
» qu'ils nous nuisent davantage. Quelle
» morale , que celle qui présente fi
» fouvent aux yeux des fpectateurs
» des monftres impunis & des crimes
» heureux ? Un Atrée qui s'applaudit
» des horreurs qu'il a exercées contre
» fon frere , un Néron qui empoifonne
» Britannicus pour régner en paix ,
» une Médée qui égorge fes enfans ,
» & qui part en insultant au défefpoir
» de leur pere , un Mahomet qui féduit
» & qui entraîne tout un peuple ,

„ victime & instrument de ses fureurs ?
„ Quel affreux spectacle à montrer aux
„ hommes , que des scélérats triom-
„ phans ,, ? Pourquoi non, Monsieur,
si on leur rend ces scélérats odieux dans
leur triomphe même ? Peut-on mieux
nous instruire à la vertu , qu'en nous
montrant d'un côté les succès du crime ,
& en nous faisant envier de l'autre le
fort de la vertu malheureuse ? Ce n'est
pas dans la prospérité ni dans l'élévation
qu'on a besoin d'apprendre à l'aimer ,
c'est dans l'abjection & dans l'infortune.
Or sur cet effet du Théâtre j'en appelle
avec confiance à votre propre témoi-
gnage ; interrogez les spectateurs l'un
après l'autre au sortir de ces Tragédies
que vous croyez une école de vice &
de crime ; demandez - leur lequel ils
aimeroient mieux être , de Britannicus

ou de Néron , d'Atrée ou de Thieste , de Zopire ou de Mahomet ; hésiteront-ils sur la réponse ? Et comment hésiteroient-ils ? Pour nous borner à un seul exemple , quelle leçon plus propre à rendre le fanatisme exécrationnable , & à faire regarder comme des monstres ceux qui l'inspirent , que cet horrible tableau du quatrième acte de Mahomet , où l'on voit Seïde , égaré par un zèle affreux , enfoncer le poignard dans le sein de son père ? Vous voudriez , Monsieur , bannir cette Tragédie de notre Théâtre ? Plût à Dieu qu'elle y fût plus ancienne de deux cents ans ! L'esprit philosophique qui l'a dictée seroit de même date parmi nous , & peut-être eût épargné à la nation Française , d'ailleurs si paisible & si douce , les horreurs & les atrocités religieuses auxquelles elle s'est livrée.

Si cette Tragédie laisse quelque chose à regretter aux sages , c'est de n'y voir que les forfaits causés par le zele d'une fausse religion , & non les malheurs encore plus déplorables , où le zele aveugle pour une Religion vraie peut quelquefois entraîner les hommes.

Ce que je dis ici de Mahomet , je crois pouvoir le dire de même des autres Tragédies qui vous paroissent si dangereuses. Il n'en est , ce me semble , aucune qui ne laisse dans notre ame après la représentation , quelque grande & utile leçon de morale plus ou moins développée. Je vois dans *Œdipe* un Prince , fort à plaindre sans doute , mais toujours coupable , puisqu'il a voulu contre l'avis même des Dieux , braver sa destinée ; dans *Phedre* une femme que la violence de sa passion peut rendre malheureuse ,

mais non pas excusable , puisqu'elle travaille à perdre un Prince vertueux dont elle n'a pu se faire aimer ; dans Catilina , le mal que l'abus des grands talens peut faire au genre humain ; dans Médée & dans Atrée les effets abominables de l'amour criminel & irrité , de la vengeance & de la haine. D'ailleurs quand ces pieces ne nous enseigneroient directement aucune vérité morale , feroient-elles pour cela blâmables ou pernicieuses ? Il suffiroit pour les justifier de ce reproche , de faire attention aux sentimens louables , ou tout au moins naturels , qu'elles excitent en nous ; **Œdipe** & **Phedre** l'attendrissement sur nos semblables , **Atrée** & **Médée** le trémissement & l'horreur. Quand nous irions à ces Tragédies , moins pour être instruits que pour être remués , quel

feroit en cela notre crime & le leur ? Elles feroient pour les honnêtes gens , s'il est permis d'employer cette comparaison , ce que les supplices font pour le peuple , un spectacle où ils assisteroient par le seul besoin que tous les hommes ont d'être émus. C'est en effet ce besoin , & non pas , comme on le croit communément , un sentiment d'inhumanité qui fait courir le peuple aux exécutions des criminels. Il voit au contraire ces exécutions avec un mouvement de trouble & de pitié , qui va quelquefois jusques à l'horreur & aux larmes. Il faut à ces ames rudes , concentrées & grossieres , des secouffes fortes pour les ébranler. La Tragédie suffit aux ames plus délicates & plus sensibles ; quelquefois même , comme dans Médée & dans Atrée , l'impression

est trop violente pour elles. Mais bien loin d'être alors dangereuse, elle est au contraire importune ; & un sentiment de cette espece peut-il être une source de vices & de forfaits ? Si dans les pieces où l'on expose le crime à nos yeux, les scélérats ne sont pas toujours punis, le spectateur est affligé qu'ils ne le soient pas : quand il ne peut en accuser le Poëte, toujours obligé de se conformer à l'Histoire, c'est alors, si je puis parler ainsi, l'Histoire elle-même qu'il accuse ; & il se dit en fortant :

Faisons notre devoir, & laissons faire aux Dieux.

Aussi dans un Spectacle qui laisseroit plus de liberté au Poëte, dans notre Opéra, par exemple, qui n'est d'ailleurs ni le Spectacle de la vérité ni celui des mœurs, je doute qu'on

pardonnât à l'Auteur de laisser jamais le crime impuni. Je me souviens d'avoir vu autrefois en manuscrit un Opéra d'Atrée, où ce monstre péroissoit écrasé de la foudre, en criant avec une satisfaction barbare,

Tonnez, Dieux impuissans, frappez, je suis vengé.

Cette situation vraiment théâtrale, secondée par une musique effrayante, eût produit, ce me semble, un des plus heureux dénouemens qu'on puisse imaginer au Théâtre lyrique.

Si dans quelques Tragédies on a voulu nous intéresser pour des scélérats, ces Tragédies ont manqué leur objet; c'est la faute du Poète & non du genre; vous trouverez des Historiens même qui ne sont pas exempts de ce reproche; en accuserez-vous l'histoire? Rappelez-vous, Monsieur, un de nos chefs-

d'œuvre en ce genre , la conjuration de Venise de l'Abbé de Saint Real , & l'espece d'intérêt qu'il nous inspire (sans l'avoir peut-être voulu) pour ces hommes qui ont juré la ruine de leur patrie ; on s'afflige presque après cette lecture de voir tant de courage & d'habileté devenus inutiles ; on se reproche ce sentiment , mais il nous saisit malgré nous , & ce n'est que par réflexion qu'on prend part au salut de Venise. Je vous avouerai à cette occasion (contre l'opinion assez généralement établie) que le sujet de *Venise sauvée* me paroît bien plus propre au Théâtre que celui de Manlius Capitolinus , quoique ces deux pieces ne different guere que par les noms & l'état des personnages ; des malheureux qui conspirent pour se rendre libres , sont moins odieux que
des

des Sénateurs qui cabalent pour se rendre maîtres.

Mais ce qui paroît, Monsieur, vous avoir choqué le plus dans nos pieces, c'est le rôle qu'on y fait jouer à l'amour. Cette passion, le grand mobile des actions des hommes, est en effet le ressort presque unique du Théâtre François ; & rien ne vous paroît plus contraire à la saine morale que de réveiller par des peintures & des situations séduisantes un sentiment si dangereux. Permettez-moi de vous faire une question avant que de vous répondre. Voudriez-vous bannir l'amour de la société ? Ce seroit, je crois, pour elle un grand bien & un grand mal. Mais vous cherchiez en vain à détruire cette passion dans les hommes ; il ne paroît pas d'ailleurs que votre dessein

soit de la leur interdire , du moins si on en juge par les descriptions intéressantes que vous en faites , & auxquelles toute l'austérité de votre Philosophie n'a pu se refuser. Or si on ne peut , & si on ne doit peut-être pas étouffer l'amour dans le cœur des hommes , que reste-t-il à faire , sinon de le diriger vers une fin honnête , & de nous montrer dans des exemples illustres ses fureurs & ses foiblesses , pour nous en défendre ou nous en guérir ? Vous convenez que c'est l'objet de nos Tragédies ; mais vous prétendez que l'objet est manqué par les efforts même que l'on fait pour le remplir , que l'impression du sentiment reste , & que la morale est bientôt oubliée. Je prendrai , Monsieur , pour vous répondre , l'exemple même que vous apportez de la Tragédie

de Bérénice , où Racine a trouvé l'art de nous intéresser pendant cinq actes avec ces seuls mots , *je vous aime , vous êtes Empereur & je pars ;* & où ce grand Poète a su réparer par les charmes de son style le défaut d'action & la monotonie de son sujet. Tout spectateur sensible , je l'avoue , sort de cette Tragédie le cœur affligé , partageant en quelque maniere le sacrifice qui coûte si cher à Titus , & le désespoir de Bérénice abandonnée. Mais quand ce spectateur regarde au fond de son ame , & approfondit le sentiment triste qui l'occupe , qu'y apperçoit-il , Monsieur ? Un retour affligeant sur le malheur de la condition humaine , qui nous oblige presque toujours de faire céder nos passions à nos devoirs. Cela est si vrai , qu'au milieu des pleurs que

nous donnons à Bérénice , le bonheur du monde attaché au sacrifice de Titus , nous rend inexorables sur la nécessité de ce sacrifice même dont nous le plaignons ; l'intérêt que nous prenons à sa douleur , en admirant sa vertu , se changeroit en indignation s'il succomboit à sa foiblesse. En vain Racine même , tout habile qu'il étoit dans l'éloquence du cœur , eût essayé de nous représenter ce Prince , entre Bérénice d'un côté & Rome de l'autre , sensible aux prières d'un peuple qui embrasse ses genoux pour le retenir , mais cédant aux larmes de sa maîtresse ; les adieux les plus touchans de ce Prince à ses sujets ne le rendroient que plus méprisable à nos yeux ; nous n'y verrions qu'un Monarque vil , qui pour satisfaire une passion obscure , renonce à faire du bien aux hommes , & qui va dans

les bras d'une femme oublier leurs pleurs. Si quelque chose au contraire adoucit à nos yeux la peine de Titus, c'est le spectacle de tout un peuple devenu heureux par le courage du Prince : rien n'est plus propre à consoler de l'infortune, que le bien qu'on fait à ceux qui souffrent, & l'homme vertueux suspend le cours de ses larmes en essuyant celles des autres. Cette Tragédie, Monsieur, a d'ailleurs un autre avantage, c'est de nous rendre plus grands à nos propres yeux en nous montrant de quels efforts la vertu nous rend capables. Elle ne réveille en nous la plus puissante & la plus douce de toutes les passions, que pour nous apprendre à la vaincre, en la faisant céder, quand le devoir l'exige, à des intérêts plus pressans & plus chers.

Ainsi elle nous flatte & nous élève tout à la fois , par l'expérience douce qu'elle nous fait faire de la tendresse de notre ame , & par le courage qu'elle nous inspire pour réprimer ce sentiment dans ses effets , en conservant le sentiment même.

Si donc les peintures qu'on fait de l'amour sur nos Théâtres étoient dangereuses , ce ne pourroit être tout au plus que chez une nation déjà corrompue , à qui les remedes même serviroient de poison ; aussi suis-je persuadé , malgré l'opinion contraire où vous êtes , que les représentations théâtrales sont plus utiles à un peuple qui a conservé ses mœurs , qu'à celui qui auroit perdu les siennes. Mais quand l'état présent de nos mœurs pourroit nous faire regarder la Tragédie comme

un nouveau moyen de corruption , la plupart de nos pieces me paroissent bien propres à nous rassurer à cet égard. Ce qui devoit, ce me semble, vous déplaire le plus dans l'amour que nous mettons si fréquemment sur nos Théâtres, ce n'est pas la vivacité avec laquelle il est peint , c'est le rôle froid & subalterne qu'il y joue presque toujours. L'amour, si on en croit la multitude, est l'ame de nos Tragédies; pour moi, il m'y paroît presque aussi rare que dans le monde. La plupart des personnages de Racine même ont à mes yeux moins de passion que de métaphysique, moins de chaleur que de galanterie. Qu'est-ce que l'amour dans Mithridate, dans Iphigénie, dans Britannicus, dans Bajazet même & dans Andromaque, si on en excepte quelques traits des

rôles de Roxane & d'Hermione ? Phedre est peut-être le seul ouvrage de ce grand homme, où l'amour soit vraiment terrible & tragique ; encore y est-il défiguré par l'intrigue obscure d'Hippolite & d'Aricie. Arnaud l'avoit bien senti, quand il disoit à Racine : *Pourquoi cet Hippolite amoureux ?* Le reproche étoit moins d'un casuiste que d'un homme de goût ; on fait la réponse que Racine lui fit ; *eh, Monsieur, sans cela qu'auroient dit les petits-mâtres ?* Ainsi c'est à la frivolité de la nation que Racine a sacrifié la perfection de sa piece. L'amour dans Corneille, est encore plus languissant & plus déplacé : son génie semble s'être épuisé dans le Cid à peindre cette passion, & il faut avouer qu'il l'a peinte en maître ; mais il n'y a presque aucune de ses autres

Tragédies que l'amour ne dépare & ne refroidisse. Ce sentiment exclusif & impérieux , si propre à nous consoler de tout ou à nous rendre tout insupportable , à nous faire jouir de notre existence ou à nous la faire détester , veut être sur le Théâtre comme dans nos cœurs, y régner seul & sans partage. Partout où il ne joue pas le premier rôle , il est dégradé par le second. Le seul caractère qui lui convienne dans la Tragédie , est celui de la véhémence , du trouble & du désespoir : ôtez - lui ces qualités, ce n'est plus, si j'ose parler ainsi , qu'une passion commune & bourgeoise. Mais , dira-t-on , en peignant l'amour de la sorte , il deviendra monotone , & toutes nos pièces se ressembleront. Et pourquoi s'imaginer , comme ont fait presque tous nos Auteurs,

qu'une piece ne puisse nous intéresser fans amour ? Sommes-nous plus difficiles ou plus insensibles que les Athéniens ? & ne pouvons-nous pas trouver à leur exemple une infinité d'autres sujets capables de remplir dignement le Théâtre, les malheurs de l'ambition, le spectacle d'un héros dans l'infortune, la haine de la superstition & des tyrans, l'amour de la patrie, la tendresse maternelle ? Ne faisons point à nos Françaises l'injure de penser que l'amour seul puisse les émouvoir, comme si elles n'étoient ni citoyennes ni meres. Ne les avons-nous pas vues s'intéresser à la Mort de César, & verser des larmes à Mérope ?

Je viens, Monsieur, à vos objections sur la Comédie. Vous n'y voyez qu'un exemple continuel de libertinage, de perfidie & de mauvaises mœurs ; des

femmes qui trompent leurs maris , des enfans qui volent leurs peres , d'honnêtes bourgeois dupés par des fripons de Cour. Mais je vous prie de considérer un moment sous quel point de vue tous ces vices nous sont représentés sur le Théâtre. Est - ce pour les mettre en honneur ? Nullement ; il n'est point de spectateur qui s'y méprenne ; c'est pour nous ouvrir les yeux sur la source de ces vices ; pour nous faire voir dans nos propres défauts (dans des défauts qui en eux-mêmes ne blessent point l'honnêteté) une des causes les plus communes des actions criminelles que nous reprochons aux autres. Qu'apprenons-nous dans *George-Dandin* ? que le dérèglement des femmes est la suite ordinaire des mariages mal assortis où la vanité a présidé ; dans *le Bourgeois*

Gentilhomme ? qu'un bourgeois qui veut sortir de son état , avoir une femme de la Cour pour maîtresse , & un grand Seigneur pour ami , n'aura pour maîtresse qu'une femme perdue , & pour ami qu'un honnête voleur ; dans les scènes d'*Harpagon* & de son fils ? que l'avarice des peres produit la mauvaise conduite des enfans ; enfin dans toutes , cette vérité si utile , que les ridicules de la société y sont une source de désordres. Et quelle maniere plus efficace d'attaquer nos ridicules , que de nous montrer qu'ils rendent les autres méchans à nos dépens ? En vain diriez-vous que dans la Comédie nous sommes plus frappés du ridicule qu'elle joue , que des vices dont ce ridicule est la source. Cela doit être , puisque l'objet naturel de la Comédie est la correction de nos défauts

par le ridicule , leur antidote le plus puissant , & non la correction de nos vices qui demande des remèdes d'un autre genre. Mais son effet n'est pas pour cela de nous faire préférer le vice au ridicule ; elle nous suppose pour le vice cette horreur qu'il inspire à toute ame bien née ; elle se sert même de cette horreur pour combattre nos travers ; & il est tout simple que le sentiment qu'elle suppose nous affecte moins (dans le moment de la représentation) que celui qu'elle cherche à exciter en nous ; sans que pour cela elle nous fasse prendre le change sur celui de ces deux sentimens qui doit dominer dans notre ame. Si quelques Comédies en petit nombre s'écartent de cet objet louable , & sont presque uniquement une école de mauvaises

mœurs, on peut comparer leurs Auteurs à ces hérétiques, qui pour débiter le mensonge, ont abusé quelquefois de la chaire de vérité.

Vous ne vous en tenez pas à des imputations générales. Vous attaquez, comme une fatyre cruelle de la vertu, le *Misanthrope* de Moliere, ce chef-d'œuvre de notre Théâtre comique; si néanmoins le *Tartuſe* ne lui est pas encore supérieur, soit par la vivacité de l'action, soit par les situations théâtrales, soit enfin par la variété & la vérité des caracteres. Je ne ſai, Monsieur, ce que vous pensez de cette dernière piece, elle étoit bien faite pour trouver grace devant vous; ne fût-ce que par l'averſion dont on ne peut se défendre pour l'espèce d'hommes si odieuse que Moliere y a joués &

démasqués. Mais je viens au Misanthrope. Moliere, selon vous, a eu dessein dans cette Comédie de rendre la vertu ridicule. Il me semble que le sujet & les détails de la piece, que le sentiment même qu'elle produit en nous, prouvent le contraire. Moliere a voulu nous apprendre, que l'esprit & la vertu ne fussent pas pour la société, si nous ne savons compatir aux foibleesses de nos semblables, & supporter leurs vices même; que les hommes sont encore plus bornés que méchants, & qu'il faut les mépriser sans le leur dire. Quoique le Misanthrope divertisse les spectateurs, il n'est pas pour cela ridicule à leurs yeux: il n'est personne au contraire qui ne l'estime, qui ne soit porté même à l'aimer & à le plaindre. On rit de sa mauvaise humeur, comme de celle d'un

enfant bien né & de beaucoup d'esprit. La seule chose que j'oserois blâmer dans le rôle du Misantrope, c'est qu'Alceste n'a pas toujours tort d'être en colere contre l'ami raisonnable & philosophe, que Moliere a voulu lui opposer comme un modele de la conduite qu'on doit tenir avec les hommes. Philinte m'a toujours paru, non pas absolument comme vous le prétendez, un caractère odieux, mais un caractère mal décidé, plein de sagesse dans ses maximes & de fausseté dans sa conduite. Rien de plus sensé que ce qu'il dit au Misantrope dans la premiere scene sur la nécessité de s'accommoder aux travers des hommes; rien de plus foible que sa réponse aux reproches dont le Misantrope l'accable sur l'accueil affecté qu'il vient de faire à un homme dont il ne fait pas

pas le nom. Il ne disconvient pas de l'exagération qu'il a mise dans cet accueil , & donne par là beaucoup d'avantage au Misantrope. Il devoit répondre au contraire , que ce qu'Alceste avoit pris pour un accueil exagéré , n'étoit qu'un compliment ordinaire & froid , une de ces formules de politesse dont les hommes sont convenus de se payer réciproquement lorsqu'ils n'ont rien à se dire. Le Misantrope a encore plus beau jeu dans la scene du sonnet. Ce n'est point Philinte qu'Oronte vient consulter , c'est Alceste ; & rien n'oblige Philinte de louer comme il fait le sonnet d'Oronte à tort & à travers , & d'interrompre même la lecture par ses fades éloges. Il devoit attendre qu'Oronte lui demandât son avis , & se borner alors à des discours généraux , & à une

approbation foible , parce qu'il sent qu'Oronte veut être loué , & que dans des bagatelles de ce genre on ne doit la vérité qu'à ses amis , encore faut-il qu'ils aient grande envie ou grand besoin qu'on la leur dise. L'approbation foible de Philinte n'en eût pas moins produit ce que vouloit Moliere , l'emportement d'Alceste , qui se pique de vérité dans les choses les plus indifférentes , au risque de blesser ceux à qui il la dit. Cette colere du Misantrope sur la complaisance de Philinte n'en eût été que plus plaisante , parce qu'elle eût été moins fondée ; & la situation des personnages eût produit un jeu de Théâtre d'autant plus grand , que Philinte eût été partagé entre l'embarras de contredire Alceste & la crainte de choquer Oronte. Mais je m'apperçois,

Monfieur, que je donne des leçons à Moliere.

Vous prétendez que dans cette fcene du fonnet, le Mifantrope eft prefque un Philinte, & fes *je ne dis pas cela* répétés avant que de déclarer franchement fon avis, vous paroiffent hors de fon caractère. Permettez-moi de n'être pas de votre fentiment. Le Mifantrope de Moliere n'eft pas un homme groffier, mais un homme vrai; fes *je ne dis pas cela*, furtout de l'air dont il les doit prononcer, font fuffifamment entendre qu'il trouve le fonnet déteftable; ce n'eft que quand Oronte le preffe & le pousse à bout, qu'il doit lever le mafque & lui rompre en vifiere. Rien n'eft, ce me femble, mieux ménagé & gradué plus adroitement que cette fcene; & je dois rendre cette juftice à nos fpectateurs

modernes, qu'il en est peu qu'ils écoutent avec plus de plaisir. Aussi je ne crois pas que ce chef-d'œuvre de Moliere (supérieur peut-être de quelques années à son siècle) dût craindre aujourd'hui le sort équivoque qu'il eut à sa naissance ; notre parterre , plus fin & plus éclairé qu'il ne l'étoit il y a soixante ans, n'auroit plus besoin du Médecin malgré lui pour aller au Misanthrope. Mais je crois en même tems avec vous , que d'autres chefs-d'œuvre du même Poète & de quelques autres , autrefois justement applaudis , auroient aujourd'hui plus d'estime que de succès ; notre changement de goût en est la cause ; nous voulons dans la Tragédie plus d'action , & dans la Comédie plus de finesse. La raison en est, si je ne me trompe , que les sujets communs sont presqu'en-

tièrement épuisés sur les deux Théâtres ; & qu'il faut d'un côté plus de mouvement pour nous intéresser à des héros moins connus , & de l'autre plus de recherche & plus de nuance pour faire sentir des ridicules moins apparens.

Le zele dont vous êtes animé contre la Comédie , ne vous permet pas de faire grace à aucun genre , même à celui où l'on se propose de faire couler nos larmes par des situations intéressantes ; & de nous offrir dans la vie commune des modeles de courage & de vertu ; *autant vaudroit* , dites-vous , *aller au sermon*. Ce discours me surprend dans votre bouche. Vous prétendiez un moment auparavant , que les leçons de la Tragédie nous sont inutiles , parce qu'on n'y met sur le Théâtre que des héros , auxquels nous ne pouvons nous flatter

de reffembler; & vous blâmez à préfent les pieces où l'on n'expole à nos yeux que nos citoyens & nos femblables; ce n'eft plus comme pernicioeux aux bonnes mœurs, mais comme infipide & ennuyeux que vous attaquez ce genre. Dites, Monsieur, fi vous le voulez, qu'il eft le plus facile de tous; mais ne cherchez pas à lui enlever le droit de nous attendrir; il me femble au contraire qu'aucun genre de pieces n'y eft plus propre; & s'il m'eft permis de juger de l'impreffion des autres par la mienne, j'avoue que je fuis encore plus touché des fcenes pathétiques de l'*Enfant prodigue*, que des pleurs d'*Andromaque* & d'*Iphigénie*. Les Princes & les grands font trop loin de nous, pour que nous prenions à leurs revers le même intérêt qu'aux nôtres. Nous ne voyons, pour

ainsi dire , les infortunes des Rois qu'en perspective ; & dans le tems même où nous les plaignons , un sentiment confus semble nous dire pour nous consoler , que ces infortunes sont le prix de la grandeur suprême , & comme les degrés par lesquels la nature rapproche les Princes des autres hommes. Mais les malheurs de la vie privée n'ont point cette ressource à nous offrir ; ils sont l'image fidele des peines qui nous affligent ou qui nous menacent ; un Roi n'est presque pas notre semblable , & le sort de nos pareils a bien plus de droits à nos larmes.

Ce qui me paroît blâmable dans ce genre , ou plutôt dans la maniere dont l'ont traité nos Poètes , est le mélange bizarre qu'ils y ont presque toujours fait du pathétique & du plaisant ; deux

sentimens si tranchans & si disparates ne font pas faits pour être voisins ; & quoiqu'il y ait dans la vie quelques circonstances bizarres où l'on rit & où l'on pleure à la fois , je demande si toutes les circonstances de la vie sont propres à être représentées sur le Théâtre, & si le sentiment *trouble* & mal décidé qui résulte de cet alliage des ris avec les pleurs , est préférable au plaisir seul de pleurer , ou même au plaisir seul de rire ? *Les hommes sont tous de fer !* s'écrie l'Enfant prodigue , après avoir fait à son valet la peinture odieuse de l'ingratitude & de la dureté de ses anciens amis ; & *les femmes ?* lui répond le valet , qui ne veut que faire rire le parterre ; j'ose inviter l'illustre Auteur de cette piece à retrancher ces trois mots , qui ne font là que pour défigurer

un chef-d'œuvre. Il me semble qu'ils doivent produire sur tous les gens de goût le même effet qu'un son aigre & discordant qui se feroit entendre tout-à-coup au milieu d'une musique touchante.

Après avoir dit tant de mal des Spectacles, il ne vous restoit plus, Monsieur, qu'à vous déclarer aussi contre les personnes qui les représentent & contre celles qui, selon vous, nous y attirent; & c'est de quoi vous vous êtes pleinement acquitté par la manière dont vous traitez les Comédiens & les femmes. Votre Philosophie n'épargne personne, & on pourroit lui appliquer ce passage de l'Ecriture, & *manus ejus contra omnes*. Selon vous, l'habitude où sont les Comédiens de revêtir un caractère qui n'est pas le leur, les accoutume à la fausseté. Je ne saurois croire que ce

reproche soit sérieux. Vous feriez le procès sur le même principe , à tous les Auteurs de pieces de Théâtre , bien plus obligés encore que les Comédiens , de se transformer dans les personnages qu'ils ont à faire parler sur la scène. Vous ajoutez qu'il est vil de s'exposer aux sifflets pour de l'argent ; qu'en faut-il conclure ? Que l'état de Comédien est celui de tous où il est le moins permis d'être médiocre. Mais en récompense , quels applaudissemens plus flatteurs que ceux du Théâtre ? C'est là où l'amour propre ne peut se faire illusion ni sur les succès, ni sur les chûtes ; & pourquoi refuserions-nous à un Acteur accueilli & désiré du public , le droit si juste & si noble de tirer de son talent sa subsistance ? Je ne dis rien de ce que vous ajoutez (pour plaisanter sans doute)

que les valets en s'exerçant à voler adroitement sur le Théâtre, s'instruisent à voler dans les maisons & dans les rues.

Supérieur, comme vous l'êtes, par votre caractère & par vos réflexions, à toute espèce de préjugés, étoit-ce là, Monsieur, celui que vous deviez préférer pour vous y soumettre & pour le défendre? Comment n'avez-vous pas senti, que si ceux qui représentent nos pièces méritent d'être déshonorés, ceux qui les composent mériteroient aussi de l'être; & qu'ainsi en élevant les uns & en avilissant les autres, nous avons été tout à la fois bien inconséquens & bien barbares? Les Grecs l'ont été moins que nous, & il ne faut point chercher d'autres causes de l'estime où les bons Comédiens étoient parmi eux. Ils considéroient Esopus par la même raison qu'ils admi-

roient Euripide & Sophocle. Les Romains, il est vrai, ont pensé différemment ; mais chez eux la Comédie étoit jouée par des esclaves ; occupés de grands objets, ils ne vouloient employer que des esclaves à leurs plaisirs.

La chasteté des Comédiennes, j'en conviens avec vous, est plus exposée que celle des femmes du monde ; mais aussi la gloire de vaincre en doit être plus grande ; il n'est pas rare d'en voir qui résistent long-tems, & il seroit plus commun d'en trouver qui résistassent toujours, si elles n'étoient comme découragées de la continence par le peu de considération réelle qu'elles en retirent. Le plus sûr moyen de vaincre les passions, est de les combattre par la vanité ; qu'on accorde des distinctions aux Comédiennes sages, & ce sera, j'ose le prédire,

l'ordre de l'état le plus sévère dans ses mœurs. Mais quand elles voient que d'un côté , on ne leur fait aucun gré de se priver d'amans , & que de l'autre il est permis aux femmes du monde d'en avoir , sans en être moins considérées , comment ne chercheroient - elles pas leur consolation dans des plaisirs qu'elles s'interdiroient en pure perte ?

Vous êtes du moins , Monsieur , plus juste ou plus conséquent que le public ; votre sortie sur nos Actrices en a valu une très - violente aux autres femmes. Je ne fai si vous êtes du petit nombre des sages qu'elles ont su quelquefois rendre malheureux , & si par le mal que vous en dites , vous avez voulu leur restituer celui qu'elles vous ont fait. Cependant je doute que votre éloquente censure vous fasse parmi elles beaucoup

d'ennemies; on voit percer à travers vos reproches le goût très-pardonnable que vous avez conservé pour elles , peut-être même quelque chose de plus vif; ce mélange de sévérité & de foiblesse (pardonnez-moi ce dernier mot) vous fera aisément obtenir grâce ; elles sentiront du moins , & elles vous en sauront gré , qu'il vous en a moins coûté pour déclamer contre elles avec chaleur , que pour les voir & les juger avec une indifférence philosophique. Mais comment allier cette indifférence avec le sentiment si séduisant qu'elles inspirent ? Qui peut avoir le bonheur ou le malheur de parler d'elles sans intérêt ? Essayons néanmoins , pour les apprécier avec justice , sans adulation comme sans humeur , d'oublier en ce moment combien leur société est aimable & dangereuse ;

relisons Epictete avant que d'écrire , & tenons-nous fermes pour être austeres & graves.

Je n'examinerai point , Monsieur , si vous avez raison de vous écrier , où trouvera-t-on une femme aimable & vertueuse ? comme le sage s'écrioit autrefois , où trouvera-t-on une femme forte ? Le genre humain seroit bien à plaindre , si l'objet le plus digne de nos hommages étoit en effet aussi rare que vous le dites. Mais si par malheur vous aviez raison , quelle en seroit la triste cause ? L'esclavage & l'espece d'avilissement où nous avons mis les femmes ; les entraves que nous donnons à leur esprit & à leur ame ; le jargon futile , & humiliant pour elles & pour nous , auquel nous avons réduit notre commerce avec elles , comme si elles

n'avoient pas une raison à cultiver , ou n'en étoient pas dignes ; enfin l'éducation funeste , je dirois presque meurtrière , que nous leur prescrivons , sans leur permettre d'en avoir d'autre ; éducation où elles apprennent presque uniquement à se contrefaire sans cesse , à n'avoir pas un sentiment qu'elles n'étouffent , une opinion qu'elles ne cachent , une pensée qu'elles ne déguisent. Nous traitons la nature en elles comme nous la traitons dans nos jardins , nous cherchons à l'orner en l'étouffant. Si la plupart des Nations ont agi comme nous à leur égard , c'est que par-tout les hommes ont été les plus forts , & que par-tout le plus fort est l'opresseur & le tyran du plus foible. Je ne sai si je me trompe , mais il me semble que l'éloignement où nous tenons les femmes de tout ce qui peut

peut les éclairer & leur élever l'ame , est bien capable , en mettant leur vanité à la gêne , de flatter leur amour propre. On diroit que nous sentons leurs avantages , & que nous voulons les empêcher d'en profiter. Nous ne pouvons nous diffimuler que dans les ouvrages de goût & d'agrément , elles réussiroient mieux que nous ; surtout dans ceux dont le sentiment & la tendresse doivent être l'ame ; car quand vous dites qu'*elles ne savent ni décrire , ni sentir l'amour même* , il faut que vous n'ayez jamais lu les Lettres d'Héloïse , ou que vous ne les ayez lues que dans quelque Poëte qui les aura gâtées. J'avoue que ce talent de peindre l'amour au naturel , talent propre à un tems d'ignorance , où la nature seule donnoit des leçons , peut s'être affoibli dans notre siècle , & que

les femmes, devenues à notre exemple plus coquettes que passionnées, sauront bientôt aimer aussi peu que nous & le dire aussi mal ; mais sera-ce la faute de la nature ? A l'égard des ouvrages de génie & de sagacité , mille exemples nous prouvent que la foiblesse du corps n'y est pas un obstacle dans les hommes ; pourquoi donc une éducation plus solide & plus mâle ne mettroit - elle pas les femmes à portée d'y réussir ? Descartes les jugeoit plus propres que nous à la Philosophie , & une Princesse malheureuse a été son plus illustre disciple. Plus inexorable pour elles, vous les traiterez , Monsieur , comme ces peuples vaincus, mais redoutables , que leurs conquérans désarment ; & après avoir soutenu que la culture de l'esprit est pernicieuse à la vertu des hommes , vous en con-

clurez qu'elle le seroit encore plus à celle des femmes. Il me semble au contraire que les hommes devant être plus vertueux à proportion qu'ils connoîtront mieux les véritables sources de leur bonheur, le genre humain doit gagner à s'instruire. Si les siècles éclairés ne sont pas moins corrompus que les autres, c'est que la lumière y est trop inégalement répandue ; qu'elle est resserrée & concentrée dans un trop petit nombre d'esprits ; que les rayons qui s'en échappent dans le peuple ont assez de force pour découvrir aux ames communes l'attrait & les avantages du vice, & non pour leur en faire voir les dangers & l'horreur : le grand défaut de ce siècle philosophe est de ne l'être pas encore assez. Mais quand la lumière sera plus libre de se répandre, plus

étendue & plus égale , nous en sentirons alors les effets bienfaisans ; nous cesserons de tenir les femmes sous le joug & dans l'ignorance , & elles de séduire , de tromper & de gouverner leurs maîtres. L'amour fera pour lors entre les deux sexes ce que l'amitié la plus douce & la plus vraie est entre les hommes vertueux ; ou plutôt ce sera un sentiment plus délicieux encore , le complément & la perfection de l'amitié ; sentiment qui dans l'intention de la nature , devoit nous rendre heureux , & que pour notre malheur nous avons su altérer & rompre.

Enfin ne nous arrêtons pas seulement , Monsieur , aux avantages que la société pourroit tirer de l'éducation des femmes ; ayons de plus l'humanité & la justice de ne pas leur refuser ce qui peut leur

adoucir la vie comme à nous. Nous avons éprouvé tant de fois combien la culture de l'esprit & l'exercice des talens font propres à nous distraire de nos maux , & à nous consoler dans nos peines : pourquoi refuser à la plus aimable moitié du genre humain , destinée à partager avec nous le malheur d'être , le soulagement le plus propre à le lui faire supporter ? Philosophes que la nature a répandus sur la surface de la terre , c'est à vous à détruire , s'il vous est possible , un préjugé si funeste ; c'est à ceux d'entre vous qui éprouvent la douceur ou le chagrin d'être peres , d'oser les premiers secouer le joug d'un barbare usage , en donnant à leurs filles la même éducation qu'à leurs autres enfans. Qu'elles apprennent seulement de vous , en recevant cette éducation

précieuse , à la regarder uniquement comme un préservatif contre l'oïveté, un rempart contre les malheurs , & non comme l'aliment d'une curiosité vaine , & le sujet d'une ostentation frivole. Voilà tout ce que vous devez & tout ce qu'elles doivent à l'opinion publique , qui peut les condamner à paroître ignorantes , mais non pas les forcer à l'être. On vous a vus si souvent , pour des motifs très-légers , par vanité ou par humeur , heurter de front les idées de votre siècle ; pour quel intérêt plus grand pouvez-vous le braver , que pour l'avantage de ce que vous devez avoir de plus cher au monde , pour rendre la vie moins amère à ceux qui la tiennent de vous , & que la nature a destinés à vous survivre & à souffrir ; pour leur procurer dans l'infortune , dans les

maladies , dans la pauvreté , dans la vieillesse , des reffources dont notre injustice les a privées ? On regarde communément, Monsieur, les femmes comme très-sensibles & très-foibles ; je les crois au contraire ou moins sensibles ou moins foibles que nous. Sans force de corps , sans talens , sans étude qui puisse les arracher à leurs peines , & les leur faire oublier quelques momens , elles les supportent néanmoins , elles les dévorent , & savent quelquefois les cacher mieux que nous ; cette fermeté suppose en elles , ou une ame peu susceptible d'impressions profondes , ou un courage dont nous n'avons pas l'idée. Combien de situations cruelles auxquelles les hommes ne résistent que par le tourbillon d'occupation qui les entraîne ? Les chagrins des femmes

seroient-ils moins pénétrants & moins vifs que les nôtres ? Ils ne le devroient pas être. Leurs peines viennent ordinairement du cœur , les nôtres n'ont souvent pour principe que la vanité & l'ambition. Mais ces sentimens étrangers , que l'éducation a portés dans notre ame , que l'habitude y a gravés , & que l'exemple y fortifie , deviennent (à la honte de l'humanité) plus puissans sur nous que les sentimens naturels ; la douleur fait plus périr de ministres déplacés que d'amans malheureux.

Voilà , Monsieur , si j'avois à plaider la cause des femmes , ce que j'oserois dire en leur faveur ; je les défendrois moins sur ce qu'elles sont que sur ce qu'elles pourroient être. Je ne les louerois point en soutenant avec vous que la pudeur leur est naturelle ; ce seroit

prétendre que la nature ne leur a donné ni besoins, ni passions; la réflexion peut réprimer les desirs, mais le premier mouvement (qui est celui de la nature) porte toujours à s'y livrer. Je me bornerai donc à convenir que la société & les lois ont rendu la pudeur nécessaire aux femmes; & si je fais jamais un Livre sur le pouvoir de l'éducation, cette pudeur en fera le premier chapitre. Mais en paroissant moins prévenu que vous pour la modestie de leur sexe, je ferai plus favorable à leur conservation; & malgré la bonne opinion que vous avez de la bravoure d'un régiment de femmes, je ne croirai pas que le principal moyen de les rendre utiles, soit de les destiner à recruter nos troupes.

Mais je m'apperçois, Monsieur, & je crains bien de m'en appercevoir trop

tard , que le plaisir de m'entretenir avec vous , l'apologie des femmes , & peut-être cet intérêt secret qui nous séduit toujours pour elles , m'ont entraîné trop loin & trop long-tems hors de mon sujet. En voilà donc assez , & peut-être trop , sur la partie de votre Lettre qui concerne les Spectacles en eux-mêmes , & les dangers de toute espece dont vous les rendez responsables. Rien ne pourra plus leur nuire , si votre Ecrit n'y réussit pas ; car il faut avouer qu'aucun de nos Prédicateurs ne les a combattus avec autant de force & de subtilité que vous. Il est vrai que la supériorité de vos talens ne doit pas seule en avoir l'honneur. La plupart de nos Orateurs Chrétiens en attaquant la Comédie , condamnent ce qu'ils ne connoissent pas ; vous avez au contraire étudié , analysé , composé

vous-même pour en mieux juger les effets, le poison dangereux dont vous cherchez à nous préserver ; & vous décriez nos pieces de Théâtre avec l'avantage non - seulement d'en avoir vu , mais d'en avoir fait. Néanmoins cet avantage même forme contre vous une objection incommode que vous paroissez avoir sentie en n'osant vous la faire , & à laquelle vous avez indirectement tâché de répondre. Les Spectacles, selon vous, sont nécessaires dans une Ville aussi corrompue que celle que vous avez habitée long-tems ; & c'est apparemment pour ses habitans pervers , (car ce n'est pas certainement pour votre patrie) que vos pieces ont été composées. C'est - à - dire , Monsieur , que vous nous avez traité comme des animaux expirans , qu'on acheve dans leurs

maladies, de peur de les voir trop long-tems souffrir. Aſſez d'autres ſans vous auroient pris ce ſoin; & votre délicateſſe n'aura-t-elle rien à ſe reprocher à notre égard? Je le crains d'autant plus, que le talent dont vous avez montré au Théâtre lyrique de ſi heureux eſſais, comme Muſicien & comme Poète, eſt du moins auſſi propre à faire aux Spectacles des partiſans, que votre éloquence à leur en enlever. Le plaifir de vous lire ne nuira point à celui de vous entendre; & vous aurez long-tems la douleur de voir le *Devin du village* détruire tout le bien que vos écrits contre la Comédie auroient pu nous faire.

Il me reſte à vous dire un mot ſur les deux autres articles de votre Lettre, & en premier lieu ſur les raiſons que

vous apportez contre l'établissement d'un Théâtre de Comédie à Geneve. Cette partie de votre ouvrage, je dois l'avouer, est celle qui a trouvé à Paris le moins de contradicteurs. Très-indulgens envers nous-mêmes, nous regardons les Spectacles comme un aliment nécessaire à notre frivolité ; mais nous décidons volontiers que Geneve ne doit point en avoir ; pourvu que nos riches oisifs aillent tous les jours pendant trois heures se soulager au Théâtre du poids du tems qui les accable, peu leur importe qu'on s'amuse ailleurs ; parce que Dieu, pour me servir d'une de vos plus heureuses expressions, les a doués d'une douceur très-méritoire à supporter l'ennui des autres. Mais je doute que les Genevois, qui s'intéressent un peu plus que nous à ce qui les regardent, applaudissent

de même à votre sévérité. C'est d'après un desir qui m'a paru presque général dans vos concitoyens, que j'ai proposé l'établissement d'un Théâtre dans leur Ville, & j'ai peine à croire qu'ils se livrent avec autant de plaisir aux amusemens que vous y substituez. On m'assure même que plusieurs de ces amusemens, quoiqu'en simple projet, allarment déjà vos graves Ministres; qu'ils se récrient surtout contre les danses que vous voulez mettre à la place de la Comédie; & qu'il leur paroît plus dangereux encore de se donner en spectacle que d'y assister.

Au reste, c'est à vos compatriotes seuls à juger de ce qui peut en ce genre leur être utile ou nuisible. S'ils craignent pour leurs mœurs les effets & les suites de la Comédie, ce que j'ai déjà dit en

sa faveur ne les déterminera point à la recevoir , comme tout ce que vous dites contr'elle ne la leur fera pas rejeter , s'ils imaginent qu'elle puisse leur être de quelque avantage. Je me contenterai donc d'examiner en peu de mots les raisons que vous apportez contre l'établissement d'un Théâtre à Geneve , & je soumets cet examen au jugement & à la décision des Genevois.

Vous nous transportez d'abord dans les montagnes du Valais , au centre d'un petit pays dont vous faites une description charmante ; vous nous montrez ce qui ne se trouve peut-être que dans ce seul coin de l'Univers , des peuples tranquilles & satisfaits au sein de leur famille & de leur travail ; & vous prouvez que la Comédie ne seroit propre qu'à troubler le bonheur dont

ils jouissent. Personne, Monsieur, ne prétendra le contraire ; des hommes assez heureux pour se contenter des plaisirs offerts par la nature, ne doivent point y en substituer d'autres ; les amusemens qu'on cherche sont le poison lent des amusemens simples ; & c'est une loi générale de ne pas entreprendre de changer le bien en mieux : qu'en conclurez-vous pour Geneve ? L'état présent de cette République est-il susceptible de l'application de ces regles ? Je veux croire qu'il n'y a rien d'exagéré ni de romanesque dans la description de ce canton fortuné du Valais ; où il n'y a ni haine, ni jalousie, ni querelles, & où il y a pourtant des hommes. Mais si l'âge d'or s'est réfugié dans les rochers voisins de Geneve, vos Citoyens en sont pour le moins à l'âge d'argent ;

&

& dans le peu de tems que j'ai passé parmi eux, ils m'ont paru assez avancés, ou si vous voulez assez pervertis, pour pouvoir entendre Brutus & Rome sauvée sans avoir à craindre d'en devenir pires.

La plus forte de toutes vos objections contre l'établissement d'un Théâtre à Geneve, c'est l'impossibilité de supporter cette dépense dans une petite Ville. Vous pouvez néanmoins vous souvenir, que des circonstances particulieres ayant obligé vos Magistrats il y a quelques années de permettre dans la Ville même de Geneve un spectacle public, on ne s'apperçut point de l'inconvénient dont il s'agit, ni de tous ceux que vous faites craindre. Cependant quand il seroit vrai que la recette journaliere ne suffiroit pas à l'entretien du spectacle, je vous prie d'observer que la Ville de Geneve est

à proportion de son étendue , une des plus riches de l'Europe ; & j'ai lieu de croire que plusieurs Citoyens opulens de cette Ville , qui desireroient d'y avoir un Théâtre , fourniroient sans peine à une partie de la dépense ; c'est du moins la disposition où plusieurs d'entr'eux m'ont paru être , & c'est en conséquence que j'ai hazardé la proposition qui vous allarme. Cela supposé , il seroit aisé de répondre en deux mots à vos autres objections. Je n'ai point prétendu qu'il y eût à Geneve un spectacle tous les jours ; un ou deux jours de la semaine suffiroient à cet amusement , & on pourroit prendre pour un de ces jours celui où le peuple se repose ; ainsi d'un côté le travail ne seroit point ralenti , de l'autre la troupe pourroit être moins nombreuse , & par conséquent moins

à charge à la Ville; on donneroit l'hyver feul à la Comédie, l'été aux plaisirs de la campagne, & aux exercices militaires dont vous parlez. J'ai peine à croire auffi qu'on ne pût remédier par des lois féveres aux allarmes de vos Ministres fur la conduite des Comédiens, dans un Etat auffi petit que celui de Geneve, où l'œil vigilant des Magistrats peut s'étendre au même instant d'une frontiere à l'autre, où la législation embrasse à la fois toutes les parties, où elle est enfin si rigoureuse & si bien exécutée contre les défords des femmes publiques, & même contre les défords secrets. J'en dis autant des lois somptuaires, dont il est toujours facile de maintenir l'exécution dans un petit Etat: d'ailleurs la vanité même ne fera guere intéreffée à les violer, parce qu'elles

obligent également tous les Citoyens , & qu'à Geneve les hommes ne sont jugés ni par les richesses , ni par les habits. Enfin rien , ce me semble , ne souffriroit dans votre patrie de l'établissement d'un Théâtre , pas même l'yvrognerie des hommes & la médisance des femmes , qui trouvent l'une & l'autre tant de faveur auprès de vous. Mais quand la suppression de ces deux derniers articles produiroit , pour parler votre langage, *un affoiblissement d'État* , je serois d'avis qu'on se consolât de ce malheur. Il ne falloit pas moins qu'un Philosophe exercé comme vous aux paradoxes , pour nous soutenir qu'il y a moins de mal à s'enivrer & à médire , qu'à voir représenter Cinna & Polieucte. Je parle ici d'après la peinture que vous avez faite vous-même de la vie jour-

naliers de vos citoyens; & je n'ignore pas qu'ils se récrient fort contre cette peinture; le peu de séjour, disent-ils, que vous avez fait parmi eux, ne vous a pas laissé le tems de les connoître, ni d'en fréquenter assez les différens états; & vous avez représenté comme l'esprit général de cette sage République, ce qui n'est tout au plus que le vice obscur & méprisé de quelques sociétés particulières.

Au reste vous ne devez pas ignorer, Monsieur, que depuis deux ans une troupe de Comédiens s'est établie aux portes de Geneve, & que Geneve & les Comédiens s'en trouvent à merveille. Prenez votre parti avec courage, la circonstance est urgente & le cas difficile. Corruption pour corruption, celle qui laissera aux Genevois leur argent dont

ils ont besoin , est préférable à celle qui le fait sortir de chez eux.

Je me hâte de finir sur cet article dont la plupart de nos Lecteurs ne s'embarassent guere , pour en venir à un autre qui les intéresse encore moins , & sur lequel par cette raison je m'arrêterai moins encore. Ce sont les sentimens que j'attribue à vos Ministres en matiere de Religion. Vous savez , & ils le savent encore mieux que vous , que mon dessein n'a point été de les offenser ; & ce motif seul suffiroit aujourd'hui pour me rendre sensible à leurs plaintes , & circonspect dans ma justification. Je serois très-affligé du soupçon d'avoir *violé leur secret* ; surtout si ce soupçon venoit de votre part ; permettez - moi de vous faire remarquer que l'énumération des moyens par lesquels vous supposez que

j'ai pu juger de leur doctrine, n'est pas complète. Si je me suis trompé dans l'exposition que j'ai faite de leurs sentimens (d'après leurs ouvrages, d'après des conversations *publiques* où ils ne m'ont pas paru prendre beaucoup d'intérêt à la *Trinité* ni à l'*Enfer*, enfin d'après l'opinion de leurs concitoyens, & des autres Eglises réformées) tout autre que moi, j'ose le dire, eût été trompé de même. Ces sentimens sont d'ailleurs une suite nécessaire des principes de la Religion Protestante; & si vos Ministres ne jugent pas à propos de les adopter ou de les avouer aujourd'hui, la logique que je leur connois doit naturellement les y conduire, ou les laissera à moitié chemin. Quand ils ne seroient pas *Sociniens*, il faudroit qu'ils le devinssent, non pour l'honneur

de leur Religion , mais pour celui de leur Philosophie. Ce mot de *Sociniens* ne doit pas vous effrayer : mon dessein n'a point été de donner un *nom de parti* à des hommes dont j'ai d'ailleurs fait un juste éloge ; mais d'exposer par un seul mot ce que j'ai cru être leur doctrine , & ce qui sera infailliblement dans quelques années leur doctrine *publique*. A l'égard de leur Profession de Foi , je me borne à vous y renvoyer & à vous en faire juge ; vous avouez que vous ne l'avez pas lue , c'étoit peut-être le moyen le plus sûr d'en être aussi satisfait que vous me le paroissez. Ne prenez point cette invitation pour un trait de satire contre vos Ministres ; eux-mêmes ne doivent pas s'en offenser ; en matière de profession de foi , il est permis à un Catholique de se montrer difficile , sans

que des Chrétiens d'une Communion contraire puissent légitimement en être blessés. L'Eglise Romaine a un langage consacré sur la divinité du Verbe, & nous oblige à regarder impitoyablement comme Ariens tous ceux qui n'emploient pas ce langage. Vos Pasteurs diront qu'ils ne reconnoissent pas l'Eglise Romaine pour leur juge ; mais ils souffriront apparemment que je la regarde comme le mien. Par cet accommodement nous ferons réconciliés les uns avec les autres, & j'aurai dit vrai sans les offenser. Ce qui m'étonne, Monsieur, c'est que des hommes qui se donnent pour zélés défenseurs des vérités de la Religion *Catholique*, qui voient souvent l'impunité & le scandale où il n'y en a pas même l'apparence, qui se piquent sur ces matieres d'entendre finesse & de

n'entendre point raison , & qui ont *lu* cette Profession de Foi de Geneve , en aient été aussi satisfaits que vous , jusqu'à se croire même obligés d'en faire l'éloge. Mais il s'agissoit de rendre tout à la fois ma probité & ma religion suspectes ; tout leur a été bon dans ce dessein ; & ce n'étoit pas aux Ministres de Geneve qu'ils vouloient nuire. Quoiqu'il en soit , je ne sai si les Ecclésiastiques Genevois que vous avez voulu justifier sur leur croyance , seront beaucoup plus contents de vous qu'ils l'ont été de moi , & si votre mollesse à les défendre leur plaira plus que ma franchise. Vous semblez m'accuser presque uniquement d'*imprudence* à leur égard ; vous me reprochez de ne les avoir point loués à leur maniere , mais à la mienne , & vous marquez d'ailleurs assez d'indif-

férence sur ce Socinianisme dont ils craignent tant d'être soupçonnés. Permettez-moi de douter que cette maniere de plaider leur cause les satisfasse. Je n'en ferois pourtant point étonné, quand je vois l'accueil extraordinaire que les dévots ont fait à votre ouvrage. La rigueur de la morale que vous prêchez les a rendus indulgens sur la tolérance que vous professez avec courage & sans détour. Est-ce à eux qu'il faut en faire honneur, ou à vous, ou peut-être aux progrès inattendus de la Philosophie dans les esprits même qui en paroïssent les moins susceptibles ? Mon article *Geneve* n'a pas reçu de leur part le même accueil que votre Lettre ; nos Prêtres m'ont presque fait un crime des sentimens hétérodoxes que j'attribuois à leurs ennemis. Voilà ce que ni vous

ni moi n'aurions prévu ; mais quiconque écrit , doit s'attendre à ces légères injustices , heureux quand il n'en effuie point de plus graves.

Je suis , avec tout le respect que méritent votre vertu & vos talens , & avec plus de vérité que le Philinte de Moliere ,

MONSIEUR ,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur ,

D'ALEMBERT.

P. A. LAVAL

COMÉDIEN,

A

M. J. J. ROUSSEAU,

CITOYEN DE GENÈVE.

SUR les raisons qu'il expose pour refuter
M. D'ALEMBERT, qui dans le VII. Volume
de l'Encyclopédie, Article GENÈVE, prou-
ve que l'établissement d'une Comédie dans
cette Ville y feroit réunir la sagesse de
Lacédémone à la politesse d'Athènes.

*Est modus in rebus, sunt certi denique fines
Quos ultra, citràque, nequit consistere rectum.*



A LA HAYE.

M. DCC. LVIII.



